

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

HISTOIRE ET ROMANS

(SUITE).

II

SIL faut en croire un dicton populaire, *quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois font cent bêtes.*

Les dictons populaires ne sont pas heureusement articles de foi. De celui-ci, qu'on explique d'ailleurs par je ne sais quel usage du vieux temps, les Champenois ne font que rire, et ils ont bien raison. Quelque interprétation qu'on y donne, le voyageur passant par Vitry-le-Français n'en salue pas moins avec respect la statue de Royer-Collard. Pour peu qu'il ne soit pas tout à fait indifférent aux choses d'autrefois, il se souvient aussi, sans même avoir besoin de passer par Châtillon-sur-Marne, qu'à la distance de huit siècles en arrière, un autre fils de la Champagne remuait tous les cœurs par la puissance de sa parole au concile de Clermont, et en tirait ce tonnant *Dieu le veut ! Dieu le veut !* qui lançait l'Europe sur l'Asie. — Entre le pape Urbain II et Royer-Collard, bien des noms pourraient se placer; bornons-nous ici à constater que Ville-Hardouin et Joinville, qui ouvrent la série si longue et si riche de nos prosateurs, de même que l'ancien romancier Chrestien

de Troyes, de même que le gracieux trouvère Thibaut, roi de Navarre, étaient Champenois. Cela nous suffit bien pour conclure que leur province, non contente de porter dans toutes les parties du monde, avec les produits de ses crus fameux, le renom de la France, a fourni autant que d'autres, à la commune patrie, son contingent de souvenirs glorieux.

Geoffroi de Ville-Hardouin, maréchal de Champagne, nous raconte, dans son énergique et primitif langage du treizième siècle, la conquête de Constantinople, où alla s'égarer et se perdre la quatrième croisade. Il la décrit d'une manière d'autant plus animée que lui-même, comme guerrier, comme conseiller ou négociateur, joua dans les divers épisodes qui la signalèrent le rôle le plus important.

A côté de l'intérêt qu'on trouve dans la narration, ce qui frappe d'abord ici, c'est une abnégation parfaite de toute personnalité, dans le narrateur. Le *Je* et le *Moi*, ces pronoms si chers à tant d'écrivains, surtout à ceux de nos jours, sont absents de ses récits. Quand il parle de lui, c'est à la troisième personne, et, en pareil cas, il nomme Geoffroi de Ville-Hardouin, ou le maréchal de Champagne, aussi froidement, aussi sim-

plement, que s'il s'agissait d'un étranger. Ou pourrait douter qu'il fût l'auteur même du livre, si, par moments, il ne s'arrêtait pour nous dire fièrement :

« Et bien le témoigne *Joffrois, li Maréchal de Champagne*, qui ceste œuvre dicta, et onques ne ment d'un mot à son escient; comme aussi ayant été de tous les conseils. »

C'est au milieu des luttes sanglantes qui suivirent l'établissement éphémère de l'empire latin, que le véridique maréchal dictait, comme il vient de le dire, ses *Mémoires*, sans doute à quelque clerc attaché à son service. Quant à les écrire de sa propre main, tout donne lieu de croire qu'il n'en eût pas été plus capable que les autres barons de son temps. C'est donc sa parole que nous entendons, et non le style travaillé d'un auteur lettré que nous lisons; et cette parole familière, dans sa nerveuse allure, imprime à son œuvre le mouvement et un puissant souffle de vie.

Sans s'attarder dans le moindre préambule, mais allant droit au fait, comme il en usera tout le long de la relation, il débute ainsi :

« Sachez que l'an mille-cent-quatre-vingt et dix-huit après l'incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, au temps d'Innocent III *apostoille* de Rome, de Philippe roy de France, de Richard roy d'Angleterre, il y eut un saint homme en France, ayant nom Foulque de Neuilly..... Et ce Foulque dont je vous dis, commença à parler de Dieu par France et les autres terres d'alentour. »

Or, parmi les grands fiefs relevant de la couronne, brillait alors le comté de Champagne. Le jeune comte Thibaut avait dans sa parenté et ses alliances de quoi soutenir cet éclat. Neveu par sa mère du roi de France, frère d'un roi de Jérusalem, marié à l'héritière de Navarre, dont la couronne devait passer à son fils, sans compter le laurier poétique que celui-ci se ferait honneur d'y joindre, comme nous le rappelions tout à l'heure, il en tirait plus encore de ses qualités personnelles, car il était le modèle accompli de toutes les vertus chevaleresques.

Le comte tenait en ce moment sa cour au château d'Ecry-sur-Aisne. Une foule de puissants seigneurs et de vaillants hommes de guerre s'y étaient rendus, sur son invitation, pour prendre part à un grand tournoi. On sait ce qu'étaient les tournois, occasions non-seulement de brillants coups de lance, mais de plaisirs et de fêtes splendides. Tout à coup, au milieu de la magnifique réunion à laquelle présidait la charmante comtesse Blanche de Navarre, entourée de dames et de damoiselles du plus haut parage, se présente un humble prêtre : le bâton du voyageur est dans sa main; ses pieds et ses vêtements poudreux annoncent qu'il a longtemps marché. Une grande tristesse est empreinte sur son visage; mais un feu surnaturel illumine son regard. Il élève la voix : les trompettes se taisent, les ménestrels

font silence, chacun écoute dans une avide et immobile attente. Cette voix fait entendre de nouvelles lamentations de Jérémie; en présence des grands et des heureux de ce monde, elle répète les gémissements de Jérusalem captive aux mains des infidèles. Des pleurs coulent de tous les yeux. L'éloquence de Foulques ne soulève pas, comme jadis celle de Pierre l'Ermite ou de saint Bernard, les masses populaires; mais une croisade des plus nobles chevaliers s'organise à l'instant. Le comte Thibaut jure de courir à la délivrance du Saint-Sépulcre; tous ses illustres hôtes font le même serment et marcheront sous sa bannière.

Le mouvement ne reste pas enfermé dans les limites de la Champagne; il gagne les provinces voisines. Louis, comte de Blois, cousin germain de Thibaut, Baudoin, comte de Flandre et de Hainaut, son puissant beau-frère, se font avec lui les promoteurs ardents de la sainte entreprise. Tandis que le zèle des trois chefs en active les préparatifs, six députés choisis par eux d'un commun accord, et parmi lesquels figure le maréchal de Champagne, se rendent à Venise, afin d'y négocier le passage des croisés en Orient sur les galères de la République.

L'impression que l'aspect de cette reine de l'Adriatique, si différente, par ses mœurs et son gouvernement de la France féodale, fit nécessairement sur les députés dut être vive; mais Ville-Hardouin, tout occupé de l'importance de sa mission, n'a pas jugé à propos de nous en rendre compte. Pourtant, malgré l'absence de toute phrase à effet, — peut-être à cause de cela même, — un vif intérêt s'attache aux incidents de son ambassade à Venise.

Tout d'abord, il nous place en présence d'un personnage éminemment digne de l'exciter; puissante nature qui nous étonne et attire notre sympathie : c'est le doge Arrigo Dandolo.

Après avoir servi glorieusement et longtemps sa patrie dans la guerre et dans la paix, Dandolo, élevé par elle à la suprême magistrature, gérait encore, aveugle et plus que nonagénaire, les affaires de cette patrie, le premier culte de son cœur, avec toute la vigueur et toute la lucide sagesse d'un homme dans la force de l'âge. Touché des malheurs de Jérusalem, et, voyant en outre, dans l'expédition proposée un moyen pour Venise de disputer en Orient la prépondérance maritime aux Pisans, il accueille avec faveur les députés, et conclut avec eux un traité qui met à la disposition des croisés les galères et le concours de la République, à des conditions fort avantageuses pour elle, mais assez onéreuses pour eux, il faut le reconnaître.

Que leur importait, à ces chevaliers de France? Si ce n'était pas encore au profit d'une idée, c'était au profit d'un sentiment qu'ils allaient eux, tirer l'épée, et prodiguer, sans compter, leur fortune, leur sang et leur vie. Quant à un avantage matériel et positif quelconque, à moins que

ce ne fût sous forme de royaumes ou de seigneuries à conquérir, chose à quoi songeaient peut-être les plus ambitieux, ils ne s'en préoccupaient guère.

On avait la signature du doge; mais seule elle ne suffisait pas; il fallait pour valider le traité, un autre consentement que le sien.

Ici s'ouvre devant nous, dans le bref et simple récit de Ville-Hardouin, une scène grandiose, faite pour frapper vivement l'imagination.

Le gouvernement de Venise n'avait pas encore pris la forme exclusivement aristocratique qui devint la sienne un siècle plus tard. Une assemblée du peuple est donc convoquée; elle a pour salle de délibérations l'enceinte même de Saint-Marc. Dix mille citoyens, dans l'exercice de leur droit souverain, sont là réunis. Les six députés paraissent devant eux; c'est Ville-Hardouin qui porte la parole. Dans quelques phrases courtes et précises, sans autre éloquence que celle des sentiments vrais, — la plus irrésistible de toutes, — il conjure les Vénitiens, au nom de Jérusalem captive, au nom du Christ outragé, de prêter assistance aux pèlerins armés pour venger l'un et l'autre. « Ceux qui nous envoient, ajoute-t-il, nous ont ordonné de vous en faire la demande à genoux, et d'y rester jusqu'à ce que vous nous l'ayez octroyée. »

Le maréchal de Champagne, ainsi que ses collègues, qui suivent son exemple, se prosternent en effet sur le pavé de l'église, en versant des larmes abondantes. « *Moult plorant,* » dit-il.

Ils sont à genoux, les fiers barons, à genoux devant ces marchands et ces marins, qu'ailleurs peut-être ils eussent à peine compté pour des hommes! Ils pleurent, ces guerriers intrépides, accoutumés à regarder en face le péril et la mort, sans que leur cœur en batte ni plus ni moins vite! Une indécible émotion s'empare de l'assemblée entière. « Nous l'octroyons, » dit le doge; et dix mille voix, éclatant comme un immense tonnerre sous les voûtes de Saint-Marc, s'y confondent dans un seul et même cri : « Nous l'octroyons! nous l'octroyons! »

L'acclamation enthousiaste ébranle les murs de la superbe basilique; il semblait, selon l'expression du narrateur que *terre fondist* (que la terre s'abîmât.) Mille échos retentissants y répondent du dehors, et tout le peuple de Venise s'associe de cœur comme de parole à la nouvelle croisade.

Après un adieu cordial au doge et aux principaux Vénitiens, après « *maintes larmes plorées de tendresse et de joie* » les six députés regagnent la France, heureux d'apporter à la cour de Champagne de si bonnes nouvelles.

Hélas! leur allégresse devait être courte. Absent en leur absence d'un mal incurable, le comte Thibaut touchait aux portes du tombeau. Cependant le retour des envoyés et le succès de leur voyage paraissent d'abord lui rendre quelque force. Il veut revêtir son armure, il veut monter

à cheval; mais ce n'est que pour retomber plus épuisé encore sur son lit de douleur et bientôt d'agonie. « Onques plus ne chevaucha » dit tristement son maréchal.

La mort du jeune et généreux comte ne jetait pas seulement le deuil dans sa famille et parmi ses serviteurs; elle laissait sans chef l'entreprise pour le triomphe de laquelle, en mourant, il légua à ses compagnons, avec ses vœux ardents, ses guerriers et ses trésors. Une nouvelle mission est par eux confiée à l'habileté de Ville-Hardouin. Accompagné du sénéchal Geoffroi de Joinville et de Mathieu, sire de Montmorency, il va porter à plusieurs seigneurs de marque leur offre ou plutôt leur prière de prendre la place du comte Thibaut, et n'en obtient que des refus qu'il qualifie sévèrement. Enfin, sur son conseil, les croisés s'adressent hors de France, au marquis Boniface de Montferrat, et celui-ci se rend à leur appel.

La première entrevue du marquis avec ceux qui l'ont mandé se passe en plein air, dans un verger de « *l'Abbaye à Madame Sainte-Marie de Soissons.* » Là encore on se met à genoux; là encore mainte larme est versée. Les larmes jouent un grand rôle dans les négociations de cette époque. C'est un argument dont la diplomatie fait peu d'usage aujourd'hui, et si quelque apprenti dans cette carrière s'avisait de l'employer, il en retirerait un médiocre renom d'habileté; mais alors l'effet en était puissant. Le marquis de Montferrat y cède gracieusement; il accepte l'héritage de Thibaut, et chacun retournant chez soi, ne s'occupe plus que des apprêts du départ.

Venise devait être le rendez-vous général des croisés. C'est là qu'un peu plus tard, la narration de Ville-Hardouin nous ramène, au milieu de nouvelles scènes plus émouvantes encore que les premières.

Les principaux barons sont réunis dans la ville des lagunes, mais on dirait qu'un mauvais sort s'attache obstinément à leur entreprise. Après avoir amèrement pleuré le comte Thibaut, ils viennent de pleurer à son tour Foulques de Neuilly. Maintenant ils sont là, devant ces vaisseaux qui les attendent; ils brûlent de partir, et se voient retenir malgré eux sur le rivage, dans un état d'angoisse et d'humiliation cruel pour de loyaux chevaliers. Plusieurs des chefs de l'armée, sans tenir compte des conditions du traité conclu avec la République, ont pris une autre route, et gagné d'autres ports pour s'y embarquer, laissant leurs compagnons d'armes en face de ces conditions, qu'un abandon si imprévu les mettait dans l'impossibilité de remplir. Cependant, il faut dégager leur parole; il faut, quoi qu'il en coûte, éviter la honte de voir échouer misérablement la sainte expédition. Que faire? 85,000 marcs d'argent, c'est-à-dire environ trois millions de notre monnaie, étaient le prix auquel Venise leur vendait ses services. Le comte de

Flandres, le comte de Blois, le marquis de Montferrat, les plus grands seigneurs après eux, se dépouillent à l'envi de tout ce qu'ils possèdent, ne gardant rien — rien que ce qui est indispensable pour combattre : leurs montures et leurs épées.

«... Lors eussiez-vous pu voir porter à l'*h'hostel* » du doge, une quantité de belle vaisselle d'or et » et d'argent, pour faire paiement; et quand ils » eurent payé, il manquait encore à la somme » convenue 34,000 marcs d'argent. »

Heureusement pour les croisés, à l'esprit commercial, qui, seul ne leur eut pas fait grâce, s'associait chez les Vénitiens l'esprit politique. L'âme forte de Dandolo, d'ailleurs, n'était pas étrangère aux sentiments généreux. A sa persuasion, la République consent, non à remettre aux croisés le restant de leur dette, mais à en différer le paiement jusqu'à des jours meilleurs, jours espérés par eux de victoire et de butin. Une seule condition nouvelle leur est imposée; ils joindront, avant tout, leurs armes à celles de Venise, et l'aideront à s'emparer de la ville de Zara, qu'elle disputait en ce moment au roi de Hongrie.

Cette clause est acceptée avec joie. Racheter leur honneur au prix de quelques coups d'épée donnés en plus: Quelle bonne fortune!

Les parties sont d'accord; tout est prêt pour l'exécution du traité. C'est un dimanche. Vénitiens, barons de France, croisés de tous les rangs, emplissent la vaste nef de Saint-Marc. Le vieux chef de la République, qui a tout préparé, tout mené à bonne fin, monte dans la chaire. Que va-t-il dire à son peuple? Il demande une grâce, et quelle grâce! La permission pour lui, malgré le nombre de ses années, de prendre la croix, et de conduire personnellement, « en ce voyage et entreprise » les Vénitiens qui doivent s'y joindre. Laissons parler ici Ville-Hardouin, en regrettant d'affaiblir par une teinte plus moderne l'énergie de son vieux langage.

« Il y eut là un grand attendrissement dans le » peuple du pays, et mainte larme pleurée, à cause » de tant de raisons que cet homme sage avait » de demeurer; car il était vieux, et bien qu'il eût » les yeux toujours beaux, néanmoins il n'y voyait » goutte, ayant perdu la vue à la suite d'une » blessure reçue à la tête. »

Observons ici que Ville-Hardouin tenait apparemment du doge même cette explication de sa cécité.

Cependant une autre version courait plus tard à Venise sur ce point, et se trouve consignée dans des écrits postérieurs. On racontait que jadis, Dandolo, tombé prisonnier aux mains de l'empereur d'Orient, Manuel Comnène, avait eu, par son ordre, les yeux brûlés; traitement cruel réservé trop souvent chez les Byzantins à quiconque excitait leurs craintes ou leur haine. La même version ajoutait que, l'opération ayant été mal faite, il conservait assez de vue pour se conduire, mais que la soif de vengeance, restée depuis lors dans son cœur, était entrée pour beaucoup dans les motifs déterminants de l'expédition de Constantinople.

Nous renvoyons à qui de droit la responsabilité de cette variante, et retournons à l'authentique narration de Ville-Hardouin.

Au milieu de l'émotion générale, le vieux doge, qui porte comme un fardeau si léger le poids de ses dix-huit lustres, descend de la chaire, et va se mettre à genoux devant l'autel. « *Moult plorant.* » Lui aussi, l'héroïque vieillard, laisse tomber des larmes de ses yeux éteints; larmes de componction et d'enthousiasme.

Là, il reçoit l'insigne sacré des soldats du Christ:

« ... Ils lui cousirent la croix en un grand *chapel* » de coton, parce qu'il voulait que tout le peuple » la vit. »

Ce *chapel* de coton, qui jette pour nous, moqueurs sceptiques du dix-neuvième siècle, une idée risible au milieu de cette scène pathétique et majestueuse, n'était autre chose que le bonnet ducal. La vue de la croix attachée à sa coiffure de souverain magistrat, produit tout l'effet qu'en attendait Dandolo. Ce même jour et les jours suivants, une foule de Vénitiens électrisés par son exemple, se croisent comme leur doge. Quant aux pèlerins Français, pénétrés, eux aussi, d'un vif attendrissement, ils l'étaient en même temps d'une grande joie, à l'aspect de cette croix qui leur donnait un tel associé, à cause, dit Ville-Hardouin, « du sens et de la promesse qu'il y avait en lui. »

On peut dire que Dandolo fut dès lors l'âme de tous leurs conseils. C'est le Nestor de cette Iliade, dont Ville-Hardouin est l'Ulysse; mais un Ulysse plein de droiture et de loyauté, en quoi il diffère essentiellement de l'ancien roi d'Ithaque.

APHÉLIE URBAIN.

(La suite au prochain numéro.)



BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

LA FILLE DE ROLAND

Tragédie

PAR M. HENRI DE BORNIER.

Nous n'accordons pas dans nos colonnes, de place au théâtre, excepté en ce qui concerne la musique, qu'une plume aussi colorée qu'habile juge ici tous les mois ; le théâtre contemporain ne se raconte pas aux jeunes filles, et depuis bien des années, aucune pièce nouvelle, ni les plus louées, ni les plus courues, n'a pu nous faire regretter notre décision. Mais toute loi souffre des exceptions, et quand même *la Fille de Roland* n'eût pas obtenu ce succès éclatant qui fait honneur au public, plus encore qu'à l'éminent auteur, nous nous serions plu à parler de cette œuvre si belle et si fière et qui est une joie continuelle pour l'esprit et pour le cœur.

La scène s'ouvre dans le château du comte Amaury ; il attend le retour de Gérard, son fils, qui est allé chasser l'aurochs aux bords du Rhin, et il s'entretient avec son ami, le moine Radbert. Ils remontent dans le passé, ils parlent de ce jour funeste où, dans le vallon de Roncevaux, Roland périt par la trahison infâme de son beau-père Ganelon. En punition de sa félonie, Ganelon fut lié sur un cheval sauvage et lancé dans l'espace ; il laissa des lambeaux de sa chair aux halliers et aux rochers. Le monde a cru qu'il avait péri dans ce supplice, mais le moine Radbert a recueilli ce corps épuisé, il y a ranimé la vie, Ganelon, ignoré de tous, vit et n'est autre que le comte Amaury.

Vingt ans de remords l'ont transformé ; il pleure son crime, il hérit et regrette Roland, il donne à son fils l'exemple des plus mâles vertus, mais malgré cette longue pénitence, il n'est pas tranquille : il craint que Gérard ne découvre la vérité :

Ah ! Radbert, si jamais il apprenait ma faute,
S'il apprenait mon nom, mon vrai nom !

RADBERT.

Il faudrait
Même alors, bénir Dieu dans tout ce qu'il ferait !

Au milieu de cet entretien, on entend le cor de Gérard, il sonne un air de combat, le jeune homme entre, suivi d'une jeune fille et d'un prisonnier Saxon.

Cette jeune fille est la nièce de Charlemagne, la fille de Roland, Berthe. Amaury se trouble à sa vue, Gérard qui vient de la sauver d'un péril mortel, l'aime déjà, et elle-même, loue avec une poétique énergie le courage de son libérateur. La tragédie est toute enclose dans ce premier acte.

Berthe a passé quelque temps au château de Montblois, Gérard l'aime et confie son amour et ses espérances à son père. Amaury essaie, en tremblant, de le dissuader, la pensée que la fille de Roland s'unirait au fils de Ganelon, la fille de la victime au fils du meurtrier, l'épouvante, mais, pour vaincre la résistance de Gérard, il ne lui parle que de la distance qui existe entre lui, fils d'un obscur soldat, et Berthe, placée près du trône de Charlemagne. Gérard répond :

J'ai pensé tout ce que vous me dites,
J'ai mesuré d'en bas les hauteurs interdites ;
J'ai vu, je vois toujours dans ma pensée en feu
Roland, le preux martyr, le chevalier de Dieu,
Passer, après sa vie, offrant sa mort féconde
Aux acclamations de la France et du monde !
Je vois le souverain dont s'étendent les loix
Du pays des Pisans au pays des Gallois,
Charlemagne béni par l'évêque de Rome, [homme,
Plus qu'un roi ! presque un Dieu qui daigne rester
Tranquille, dans sa main portant le globe d'or !
— Et pourtant j'aime Berthe et l'aime plus encor !
Et je sens dans mon cœur plus pur et plus fidèle
Quelque chose de grand qui me fait digne d'elle.

Amaury insiste, son fils est prêt à lui obéir, et il se propose d'aller guerroyer en Afrique ; la scène est interrompue par l'arrivée de l'escorte que Charlemagne envoie pour ramener sa nièce auprès de lui. Le duc Nayme qui la commande est accueilli par Amaury, on s'assied au festin, et pendant le repas, Gérard, qui est trouvère autant que guerrier, chante la chanson des *Deux Épées*, qui restera populaire :

Roland eut Durandal, Charlemagne eut Joyeuse,
Sœurs jumelles de gloire, héroïnes d'acier ;

En qui vivait du fer l'âme mystérieuse,
Que pour son œuvre Dieu voulut s'associer.

Durandal a conquis l'Espagne,
Joyeuse a dompté le Lombard,
Chacune, à sa noble compagnie,
Pouvait dire : Voici ma part !
Toutes les deux ont, par le monde,
Suivi, chassé le crime immonde,
Vaincu les païens en tout lieu,
Après mille et mille batailles,
Aucune d'elles n'a d'entailles,
Pas plus que le glaive de Dieu.

Hélas ! la même fin ne leur est pas donnée :
Joyeuse est fière et libre après tant de combats,
Et quand Roland périt dans la sombre journée,
Durandal des païens fut captive là-bas !

Après la chanson, commence le toast : on boit à Charlemagne et à Roland, et le duc Nayme, au souvenir de Roland, invite tous les assistants à maudire Ganelon. Tous se lèvent, excepté Amaury et Radbert ; Gérard va maudire son père, quand le moine se précipite vers lui :

Tais-toi, Gérard, tais-toi !
Je suis prêtre, et j'ai droit à tous de vous le dire,
Celui que dans la mort vos voix allaient maudire,
Que pourrait-on pour lui si Dieu l'a condamné ?
Que peut-on contre lui si Dieu l'a pardonné ?

Ces nobles paroles arrêtent les malédictions ; Berthe est prête à partir ; le duc Nayme invite Gérard à partir avec elle, parce que Charlemagne veut voir le sauveur de sa nièce : Gérard refuse, et il reste seul, immobile, absorbé dans son chagrin ; Berthe vient vers lui :

Je vous aime, Gérard !
dit-elle :

Puisque mon nom, mon rang, dans votre âme trop
Retenaient cet aveu, j'ai parlé la première, [fière
Et c'est mon seul orgueil, de tout autre vainqueur,
Gérard, d'avoir le droit de vous offrir mon cœur !

La noble enfant fait plus : elle supplie Amaury de l'accepter pour fille ; accablé de honte et de remords, il n'ose refuser ; Gérard veut mériter le bonheur qui lui est offert, et rendre un Roland à la France avant de recevoir la main de Berthe. Ils se séparent.

Charlemagne touche à la fin de sa vie ; ses preux, ses chevaliers l'ont précédé au tombeau ; il est triste ; un Sarrasin, nommé Noéthold, possesseur de Durandal, est venu provoquer, en combat singulier, les guerriers français, et, tous les jours, dans le champ-clos d'Aix-la-Chapelle, un des pairs ou des barons de Charlemagne tombe, tué par lui. L'heure approche où le Maure va renouveler son défi journalier. Charlemagne veut descendre lui-même dans l'arène, Berthe se jette à ses genoux pour le retenir ; le vieil empereur résiste à ses prières, quand tout à coup entre Gérard qui arrive du fond de l'Afrique pour venger ses compatriotes et délivrer Durandal : Charlemagne ordonne le combat ; Berthe et lui y assistent, et tressaillent

à chacune de ses péripéties ; Gérard est vainqueur, et la main de Berthe sera sa récompense. Tous entrent à l'église pour remercier Dieu ; le comte Amaury qui est venu à Aix-la-Chapelle faire hommage de son fief, reste seul ; il ne se trouve pas digne d'assister au triomphe de son fils : Charlemagne survient, le regarde, et dit avec horreur :

« Ganelon ! »

La colère domine chez l'empereur ; il veut livrer Ganelon à de nouveaux supplices, mais la pensée du fils innocent et glorieux lui conseille la clémence ; il pardonne à Ganelon, il lui promet le silence, à condition qu'il se rende en Palestine pour y terminer sa misérable vie.

Au quatrième et dernier acte, les deux fiancés échangent, devant le duc Nayme, les présents des accordailles, et le duc, faisant office de *dixainier*, demande aux seigneurs réunis autour de lui, s'ils ne connaissent pas d'obstacle au mariage de Berthe et de Gérard. Une voix s'élève pour protester contre l'union projetée ; cette voix, c'est celle du prisonnier Saxon, qui a surpris le secret de Ganelon ; il va jeter ce secret redoutable à la face de Gérard ; Amaury éperdu l'arrête, prend son fils à l'écart, pendant que Berthe et les seigneurs s'éloignent, et lui dit :

Écoute, mon vrai nom ce n'est pas Amaury,
Il est un nom maudit de tous, partout flétri,
L'homme qui le portait, ce nom qui déshonore,
On l'a cru mort longtemps.

GÉRALD.

Eh bien !

AMAURY.

Il vit encore.

Ce secret est connu du Saxon et du roi,
Ganelon n'est pas mort...

GÉRALD.

Et Ganelon ?

AMAURY.

C'est moi !

GÉRALD.

Ah ! Berthe !

AMAURY.

O noble cœur ! ô grande âme martyr,
Son premier cri n'a pas été pour me maudire !

GÉRALD.

Vous maudire !... Jamais ! pas même en cet instant
Comme vous avez dû souffrir ! je souffre tant !

AMAURY.

Ah ! parle-moi plutôt avec colère et haine !
J'ai soif de tes mépris s'ils soulagent ta peine.

GÉRALD.

Vous mépriser ? jamais ! je ne veux rien savoir,
Sinon qu'enfant par vous j'ai compris le devoir,
L'honneur, le dévouement, la fierté, le courage ;
Rien de bon n'est en moi qui ne soit votre ouvrage,

Quel que soit le démon qui vous put égarer,
Je reste votre fils... mais laissez-moi pleurer !

Charlemagne rentre avec sa cour et Berthe ; le captif a révélé devant tous le secret d'Amaury, mais la générosité chevaleresque des paladins s'est éveillée devant l'infortune de Gérard, et tous, les survivants et les fils des victimes de Roncevaux, dans une scène admirable et touchante, absolvent le fils du traître, lui rendent hommage et serrent ses vaillantes mains ; le vieux duc Nayme, les neveux de l'archevêque Turpin, Charlemagne lui-même, proclament que le fils n'est pas responsable du crime du père ; Berthe lui dit que l'autel est prêt et qu'elle est prête elle-même, mais Gérard, exalté par l'honneur chrétien, refuse. Il veut expier. Il ne sera pas l'époux de Berthe, il sera le soldat de la France, et il s'éloigne, en soutenant son vieux père et en emportant Durandal.

Ce dénouement inattendu est pris dans les idées les plus élevées du christianisme, la réhabilitation par la souffrance et le sacrifice ; il clôt d'une manière héroïque une tragédie qu'un souffle de grandeur et de générosité anime tout entière. Le rôle de Gérard est d'une pureté sublime ; Berthe a un caractère de noblesse et de franchise qu'on a vu rarement au théâtre ; le repentir d'Amaury est beau et profond, et les rôles secondaires, Radbert, le Saxon, le duc Nayme, le vieil écuyer Richard, ont tous un caractère vrai et particulier. Quelle belle lecture à faire en famille que celle de cette tragédie nationale et chrétienne ! j'en parle par expérience, et j'ai vu tous les yeux mouillés à certaines scènes, à certains accents, à : *Je vous aime Gérard !* à : *Mais laissez-moi pleurer !*

M. B.

LE CANADA ET LES RELIGIEUSES FRANÇAISES.

I

Lorsque le navigateur Jacques Cartier donna, en 1534, à la France, à la mère patrie, cette immense et admirable province qu'on a appelée le Canada, il ne s'y trouvait d'autres habitants que quelques tribus errantes de Hurons, d'Iroquois, d'Algonquins, qui résistèrent, avec une intrépidité remarquable, à l'invasion étrangère, et s'obstinèrent à refuser les lumières de la foi et les bienfaits de la civilisation chrétienne.

Jacques Cartier, Normand d'origine, avait appelé de Normandie les premiers colons ; à l'heure qu'il est, les descendants de la race neustrienne peuplent encore ces contrées lointaines, et y conservent, sous une autre domination, les anciennes mœurs et l'ancien langage français ; ils ont conservé surtout la religion de leurs ancêtres,

et, dans le siècle où nous vivons, ces catholiques ces Français des bords de l'Hudson, des rives du Saint-Laurent, ont donné au Saint-Siège et à la France les plus touchants témoignages d'amour et de fidélité.

Cette constance inébranlable, cet attachement séculaire à la religion de leurs ancêtres est due, on n'en peut douter, à la puissante influence des ordres religieux, venus de France, qui implantèrent dans le cœur de ces colons exilés de la patrie, une foi religieuse que rien ne put jamais altérer. L'Angleterre, les armes à la main, conquit le Canada ; elle soumit la terre, elle obtint de ses nouveaux sujets l'obéissance aux lois ; mais elle ne put dompter les âmes : la population canadienne resta catholique, et cette fidélité extraordinaire est l'oeuvre de quelques saints prêtres, de quelques pauvres religieuses ursulines, hospitalières, dont le nom serait complètement inconnu, si, il y a peu d'années, la Congrégation de Saint-Sulpice n'avait consacré à leur mémoire un travail étendu et solide, où nous puiserons dorénavant (1).

Le vénérable fondateur de la Congrégation de Saint-Sulpice, M. Olier, avait pour la colonie américaine un attrait spécial qui ne pouvait lui être inspiré que de Dieu même. Il se préoccupait d'établir le règne de Jésus-Christ sur cette terre lointaine, qui n'avait connu jusqu'alors que le plus grossier paganisme ; il disait souvent : — Il ne faut pas croire que Dieu ait ouvert, à travers les mers, ces chemins inconnus, pour rapporter seulement des castors et des pelleteries !

Il chercha donc à établir pour la civilisation et l'évangélisation du Canada, une société qui ne chercherait absolument que la gloire de Dieu et le bien du prochain, et il trouva dans un pieux gentilhomme de Touraine, M. de la Dauversière, une âme animée du même zèle et de la même ardeur pour le bon Dieu. Et presque dénués de moyens humains, ils fondèrent dans l'île de Montréal, une colonie, où ils s'obligèrent à bâtir une ville qui s'appellerait *Villemarie*, qui formerait une barrière aux incursions fréquentes des Iroquois et qui garantirait Québec de leurs assauts ; ils s'obligèrent de plus à y établir trois communautés : l'une, composée d'ecclésiastiques pour donner les secours spirituels aux Européens et aux sauvages ; une autre, d'hospitalières pour servir les malades ; une troisième, de maîtresses d'école pour instruire les filles et les rendre capables, dans la suite, d'élever chrétiennement leurs enfants, et par là, dit l'acte de fondation, *ils se proposent de faire célébrer les louanges de Dieu dans un désert où Jésus-Christ n'a point été nommé et qui, auparavant, était le repaire des démons.*

(1) Voir : *Mémoires particuliers pour servir à l'histoire de l'Église de l'Amérique du Nord*. 5 volumes, chez Poussielgue, Paris.

Ces projets, conçus par de simples particuliers, parurent téméraires à la sagesse mondaine, et les plus amères critiques tombèrent sur le plan lui-même et sur ses pieux inventeurs. On dit et on répéta que de si grandes vues auraient dû être conçues par un Henri IV, exécutées par un Louis XIV, que quelques pauvres prêtres, quelques gentilshommes, quelques pieuses femmes ne pourraient soutenir le poids d'un semblable établissement; que c'était en quelque sorte tenter Dieu que d'aller fixer une colonie dans un lieu si exposé à la cruauté des sauvages, puisqu'on supposait qu'il ferait des miracles pour favoriser une pareille entreprise.

« C'est bien, en effet, une œuvre de roi, répondit M. Olier dans un mémoire qui nous a été conservé, puisque le roi des rois s'en mêle ! »

La foi de M. Olier et de ses associés fut récompensée : Villemarie a été bâtie dans l'île de Montréal, sans que le roi, le clergé ou le peuple y aient contribué en rien, et sans que ses fondateurs aient retiré du pays une seule obole. Cette colonie a été un rempart que les Iroquois n'ont jamais pu forcer; elle les a repoussés, battus, mis en fuite, elle a servi de bouclier à Québec; bien plus, le succès inattendu de cette entreprise a attiré sur le Canada l'attention de la France et a donné quelque consistance à cette colonie, à laquelle jusqu'alors on n'avait pas accordé d'importance. Enfin, Montréal fut l'occasion de l'érection d'un siège épiscopal, et, par conséquent, de l'établissement solide et de la propagation de la religion catholique dans le nord de l'Amérique.

Les premiers instruments de cette grande œuvre furent M. Olier, ce saint prêtre que l'Eglise placera un jour sur les autels, et M. de la Dauversière, homme d'une piété et d'une austérité admirables, qui, tous les deux, sans quitter la France, allumèrent le flambeau divin aux extrémités du monde. Ajoutons à ces deux noms ceux des humbles et saintes filles, toutes Françaises, qui se dévouèrent, à travers des souffrances et des périls incroyables, au salut des colons canadiens et à celui de ces pauvres sauvages qui les menaçaient sans cesse des plus affreux supplices, qui les maudissaient et à qui elles voulaient apporter paix et bénédiction.

II

La première de ces grandes inconnues s'appela *Marguerite Bourgeoys*; elle était née à Troyes (en Champagne), le vendredi-saint de l'an 1620. Elle vécut dès sa jeunesse dans une grande piété, avec le désir vif d'être religieuse dans une des congrégations qu'elle connaissait, ou le Carmel, ou chez les Filles du bienheureux Pierre Fourier, mais partout où elle se présentait, elle trouva des obstacles inattendus. Elle conçut alors le dessein

de rassembler quelques autres jeunes filles et de se dévouer avec elles à l'instruction des enfants pauvres; elle y réussit tellement qu'elle attira l'attention d'une dame religieuse, sœur du premier gouverneur de Montréal, M. de Maisonneuve. Elle parla de Marguerite à son frère, il la vit, il fut frappé de l'intelligence et de la vertu de cette pauvre fille, et il lui proposa de l'emmener à Montréal, pour y élever les enfants des colons. Elle répondit que si ses supérieurs approuvaient ce dessein, elle partirait avec joie.

Aucune de ses compagnes ne voulut partir avec elle, sa résolution ne fut pas ébranlée; elle partit seule, seule elle s'embarqua, seule elle arriva à Montréal. Aussitôt cette âme forte et dévouée, sans jeter les yeux en arrière, se donna toute à l'œuvre divine; elle réunit autour d'elle les petites filles des colons, on la vit visiter et servir les malades, instruire les ignorants, blanchir et raccommoder le linge des pauvres, ensevelir les morts et se dépouiller, en faveur des nécessiteux, des choses les plus nécessaires. Seule encore, elle suffit à ces emplois pendant plus de quatre ans; alors, un voyage en France lui procura des compagnes, qui, électrisées par son zèle et ses récits, eurent le désir de servir Dieu sur ces bords lointains. C'est ainsi que fut fondée la congrégation de Notre-Dame-de-Villemarie. Elle s'établit, elle grandit parmi des périls incessants : les Iroquois et les Algonquins ne cessaient d'attaquer Montréal et de dresser des embûches aux colons qui s'éloignaient des lieux habités; le pillage, le meurtre, l'incendie, les plus cruelles tortures, tout était à craindre, mais la sœur Marguerite, abritée sous sa confiance en Dieu, ne craignait rien, et agrandissait toujours le cercle de ses bonnes œuvres. Les petites filles sauvages étaient pour elles l'objet d'une tendresse spéciale; elle élevait toutes celles qui tombaient en captivité, elles les traitait avec des soins maternels; les filles des colons lui étaient toutes confiées et l'auteur des Mémoires où nous puisons, attribue à la sœur Marguerite l'esprit de douceur, de charité, de politesse antique qui distingue encore les familles canadiennes de souche française. Elle trouva chez ses premières élèves des sujets précieux pour la Congrégation; elle en trouva même chez les filles sauvages; les plus douces et les plus austères vertus furent pratiquées par les descendantes de ces races barbares, qui n'aimaient que les sentiers de la guerre, et ne connaissaient pas de plus doux plaisir que celui de longs tourments qu'ils faisaient subir à un ennemi.

Toute la vie de Marguerite Bourgeoys s'écoula au Canada; sa Congrégation s'étendit et fonda des maisons dans toute la colonie. Elles y produisirent un bien qui dure encore, mais on ne saurait dire au prix de quelles privations, de quelles souffrances, ni de quels dangers. De fréquents incendies dévorèrent leurs maisons, construites en bois; les hivers rigoureux de ces contrées voisines

du pôle faisaient cruellement souffrir les plus robustes d'entre les religieuses, et enlevaient les plus faibles; la pauvreté était extrême, les menaces des sauvages continuelles, et pourtant, cette œuvre fondée par ces faibles filles grandit, prospéra et dura, quels que fussent les changements politiques par lesquels passa la colonie; elle fut, elle est encore l'institutrice des Canadiennes catholiques.

La sœur Marguerite mourut saintement à l'âge de 79 ans, le 12 janvier 1700. Elle avait passé quarante-sept ans à Montréal.

Mademoiselle Jeanne Mance fut suscitée de Dieu pour aller porter au Canada les œuvres de miséricorde si familières à l'Église catholique. Elle était née en 1606 à Nogent-le-Roy; elle menait depuis son enfance une vie pieuse, mais elle n'avait aucun désir d'entrer au couvent; le récit de ce qui se passait au Canada l'impressionna vivement; pourtant elle résista à cet attrait, jusqu'au moment où l'attrait fut plus fort, et où son pays natal lui parut une espèce de prison; elle répondait à ceux qui s'étonnaient de son zèle, qu'elle savait bien que Dieu voulait qu'elle passât dans le Canada, mais qu'elle ignorait pourquoi, et qu'elle s'abandonnait aveuglément à Dieu pour ce qu'il voulait faire d'elle.

Ce qu'il voulait, c'était de faire de cette âme généreuse la servante et la mère de tous les malheureux. Elle arriva à Villemarie, et, avec l'argent que quelques personnes bienfaisantes lui avaient confié, elle commença un hôpital; pour y servir les malades, elle réunissait, après des peines et des épreuves extraordinaires, un grand nombre de jeunes filles, dévouées comme elle, qui formèrent la *Congrégation de Saint-Joseph*. Trois incendies consumèrent cet Hôtel-Dieu; il fut assailli par les Iroquois, ses serviteurs furent blessés, scalpés, emmenés captifs et mis à mort, mais l'institution subsista; la sœur Mance domina tous les obstacles, parmi lesquels une extrême pauvreté, elle mourut à l'âge de 67 ans, au mois de juin 1673, laissant à Villemarie et à la colonie, un Hôtel-Dieu, où toutes les misères étaient accueillies, et une congrégation de servantes et de mères des pauvres, qui, au moment où nous écrivons, soulage encore les membres souffrants de Jésus-Christ.

Une sainte veuve, madame d'Youville, ne renferma point dans les murs de l'hôpital sa brûlante charité; elle l'étendit à tout ce qui souffrait, les pauvres, les incurables, les prisonniers, les captifs de guerre, les sauvages, les vieillards infirmes et les petits orphelins.

Elle était née à Montréal, d'une famille française, et après un mariage qui ne fut pas heureux, elle se donna toute à Dieu dans ses pauvres, et elle eut le bonheur d'établir une communauté de Sœurs de Charité, aussi vaillantes que leurs sœurs de France, et qui se dévouèrent à tous les misérables. Elles n'avaient pas de bien; elle travaillèrent pour les pauvres; elles faisaient des habits de soldats,

des pavillons de navires, toute sorte d'ouvrages pénibles, dont le produit servait à nourrir les orphelins et les infirmes de l'hôpital général; elles faisaient aussi des habits pour les sauvages, des ornements pour les chefs de tribus, que les marchands échangeaient contre des fourrures: tous les travaux leur étaient bons, pourvu qu'ils fussent selon la charité et la justice. Son œuvre et sa maison subsistèrent, même après la conquête de la colonie par l'Angleterre, et toujours, comme elle l'a dit bien des fois: — Sans cesse à la veille de manquer de tout, nous ne manquons jamais, du moins, du nécessaire, et nous avons lieu de bénir la divine providence. Cette femme forte mourut en 1771; elle était septuagénaire, et dans sa vie, elle n'avait connu que Dieu, sa famille et les pauvres. La voix du peuple la proclamait bienheureuse et ses œuvres, un siècle après sa mort, font encore son éloge.

Marie Guyard, veuve de Claude Martin, fut également poussée par Dieu vers ces contrées lointaines. Elle était née à Tours, elle y vivait, pendant son veuvage, dans les tracasseries d'un grand négoce; elle élevait ses enfants pour Dieu et elle se tenait continuellement en sa divine présence, sans prévoir le moins du monde les desseins que la providence formait sur elle. Son dessein propre était d'entrer en religion lorsque ses enfants seraient établis, elle le réalisa et fit ses vœux au monastère des Ursulines de Tours, en 1631, heureuse de trouver enfin ce calme et ce recueillement après lesquels elle avait tant soupiré. Mais Dieu la voulait au Canada, et l'y conduisit par un concours merveilleux de circonstances. Ce fut à Québec que son zèle s'exerça; elle y fonda un pensionnat, dont les premières *pensionnaires* furent seize petites sauvages algonquines, et pour s'entretenir avec ces élèves, les maîtresses durent apprendre des langues dures et barbares, dont les mots, elles le disaient elles-mêmes, leur roulaient comme des cailloux dans la tête. Marie de l'Incarnation, c'est le nom de madame Guyard, triompha de ces difficultés, au point de parler couramment le huron, l'algonquin, l'iroquois, et d'écrire dans les mêmes idiomes, une grammaire, deux dictionnaires, de nombreux ouvrages de piété et d'histoire.

Les épreuves ne manquèrent pas, un incendie dévora le monastère à peine édifié, les religieuses et les enfants se sauvèrent à demi vêtues, et l'on vit la Mère de l'Incarnation, pieds nus dans la neige, regarder d'un œil tranquille les flammes qui dévoraient sa maison, et dire d'une voix calme: — Que la volonté de Dieu soit faite!

A cette épreuve en succéda une autre: Québec fut assiégé par une armée de sauvages, et sauvé par le dévouement d'un jeune Français, nommé Dulac, qui, avec quelques hommes intrépides, repoussa les Iroquois, délivra la ville et paya de sa vie cet acte héroïque, mais durant ces longs jours du siège, en voyant la ville investie par ces ennemis sanguinaires, tous avaient tremblé. La Mère de

L'Incarnation s'intéressait cependant aux sauvages; elle visitait ceux que l'on faisait prisonniers; c'est ainsi qu'elle gagna à la vérité un chef, *Garakoutié*, qu'on nommait le *Bayard iroquois*, qui devint un fidèle chrétien et un fidèle ami de la France. Les sauvages la connaissaient et l'aimaient, et lorsqu'elle mourut, le 30 avril 1672, après un apostolat de trente-trois ans, les sauvages et leurs *Sqwas* vinrent en foule pleurer et prier à la porte du monastère, en disant : — Notre mère à nous est morte! Et ils mettaient le doigt sur leurs lèvres pour indiquer que leur douleur ne pouvait s'exprimer par des paroles. Il est vrai qu'elle les avait tant aimés!

La communauté des Ursuines de Québec subsiste, comme celle de Marguerite Bourgeoys, de Jeanne Mance, de Marie d'Youville; ces femmes françaises dont les noms sont ignorés, qui ensevelirent dans ces déserts tant de vertus, une si haute intelligence, une charité si pure, n'ont-elles pas fait le Canada ce qu'il est, une merveille de fidélité et d'attachement inébranlable à la mère patrie, à sa langue, à ses institutions, à ses souvenirs? Jacques Cartier et Montcalm sont les noms éclatants de l'histoire du Canada; ces religieuses obscures sont comme les violettes venues de France et qui ont embaumé de leur éternel parfum la plage où la main divine les a semées. M. B.

C'est par erreur que nous avons annoncé, dans notre numéro du 1^{er} Mai, le livre de M^{me} Bourotte : *Au Village*, au prix de 2 fr.; c'est 2 fr. 50 qu'il faut lire.

LETTRES A NATHALIE

DEUXIÈME SÉRIE

QUINZIÈME LETTRE

SUR L'INCORRECTION DU LANGAGE

Ma chère Nathalie,

J'ai dû à votre amitié pour moi le privilège unique de vous dire toujours la vérité, même lorsqu'il s'agissait des circonstances les plus graves et les plus délicates de votre vie. Soyez bien persuadée, ma cousine, que trop peu de jeunes filles en ce monde ont entendu ce que je vous ai dit. Elles n'en avaient pas cependant un moindre besoin; mais il leur a manqué l'humilité qui provoque les observations, et la confiance qui les accepte.

Aujourd'hui, ma chère amie, je vais mettre votre bon vouloir pour moi à une rude épreuve. Nous sommes ainsi faits, ma cousine, que nous supportons, sans pâlir, les chocs les plus rudes; tandis que les coups d'épingle nous irritent, nous provoquent, nous jettent hors de nous.

J'entreprends de vous faire aujourd'hui une de ces guerres à coups d'épingle. Peut-être mes habi-

tudes de vieux pédant, pour ne pas dire de vieux savant, me portent-elles à y attacher une importance exagérée; mais je ne puis souffrir, Nathalie, cette incorrection, cet abaissement, cette inexactitude de langage, auxquels il semble que, depuis quelque temps, vous prenez plaisir à vous abandonner.

Je mets tout de suite hors de discussion votre parfaite connaissance de la langue française, votre longue et intime familiarité avec les auteurs classiques du grand siècle, ce don de manier la plume qui donne à votre correspondance et à votre style tant de grâce, d'originalité et d'éclat. Vous êtes, Nathalie, il faut bien vous résigner à l'entendre, au moment où je vais vous adresser tant de remarques peu agréables, vous êtes une rare exception parmi les jeunes personnes de notre temps, et je ne craindrais pas de vous proposer pour modèle aux plus instruites.

Je n'entends pas toutefois cet éloge à vos discours, ou, pour parler moi-même plus correctement, à votre conversation. Vous prenez, chaque jour, l'habitude de vous négliger davantage. Tantôt, sous prétexte de familiarité, vous vous prêtez à des tournures grammaticales que la langue désavoue; tantôt, pour faire du pittoresque, comme je l'imagine, vous empruntez à je ne sais quels ar-

gots des néologismes injustifiables ; tantôt enfin, et ce dernier défaut est la conséquence de vos abandons, vous ne prenez pas même la peine d'achever vos phrases ; vous laissez des périodes suspendues, des descriptions coupées par le milieu ; votre discours qui avait si bien commencé, finit par ressembler à ces tableaux interrompus par la mort, dont une partie atteste un commencement de peinture merveilleux, tandis que le reste va en se perdant à travers une esquisse informe.

Ne me prêtez point, ma chère Nathalie, comme la vivacité de votre esprit et la saillie de vos réponses vous y portent quelquefois, l'intention grotesque et si facilement réfutable de plaider auprès de vous ni auprès de personne la cause trop légitimement perdue des passés définis et des imparfaits du subjonctif ; j'ai souri comme vous des vers ironiques de Voltaire, que je n'ai pas besoin de vous citer :

Trois mois entiers ensemble nous pensâmes,
Lûmes beaucoup, et rien n'imaginâmes.

Je ne voudrais pas que vous *pensassiez* mal de moi, ni que vous *crussiez* qu'il faudrait, là comme ailleurs, que nous nous *débarrassassions* du préjugé de suivre trop étroitement les règles.

Cette correction selon la grammaire finit, ma chère Nathalie, par ressembler beaucoup à de l'incorrection. La première loi du langage, surtout pour une femme, est le soin de ne point se singulariser, et de ne rien faire qui provoque l'attention. Parlez donc comme tout le monde, et si vous vous trouvez prise entre la nécessité d'employer un terme baroque à force d'être tombé en désuétude, ou de contrevenir sciemment aux règles de la grammaire, prenez hardiment ce dernier parti et n'ayez pas même l'air de vous en apercevoir.

Mais autre chose est, ma cousine, de décliner pour des raisons de bon goût la tyrannie de certaines locutions bizarres, encore bien qu'elles soient approuvées et recommandées par les traités classiques, autre chose de se laisser aller, comme vous le faites, à des fautes réelles de langage, lesquelles ne conviennent ni à votre situation ni à vos connaissances. Il ne faut pas sans doute poser pour l'aristocratie, ni travailler mal à propos à agrandir la distance qui peut nous séparer d'autrui ; mais au point de vue du bon ton, des manières exquises, du choix et de la distinction du langage, nous avons tout intérêt à la maintenir. Ce relâchement, cette détente dans le choix, dans l'usage, dans la prononciation des mots, n'ont pas d'autre effet que d'abaisser en quelque sorte, aux yeux de nos interlocuteurs, notre niveau social. Pour peu qu'ils ne nous connaissent pas, ils se laisseront aller à ce jugement, bien naturel, qui conjecture d'après ces signes extérieurs, la valeur et la situation de la personne.

Cette hypothèse-là ne vous est guère applicable, ma chère amie ; je le comprends à merveille. Une jeune fille telle que vous, élevée dans ce milieu et

dans cet entourage ne se trouve point exposée à des relations anonymes. Tous ceux qui sont admis à l'honneur de vous approcher et de vous adresser la parole, connaissent infailliblement le nom de votre père. Une jeune personne telle que vous n'a pas de conversations fortuites.

Il se produit alors un autre effet dont vous ne vous doutez guère, ma charmante cousine. Quelque assurée que soit ici ma remarque, je ne doute pas qu'en dépit de toute votre bonne volonté, il ne vous faille un certain temps pour y consentir :

Pour les gens qui savent l'étendue de votre instruction, qu'un certain usage a familiarisés avec l'élégance de votre esprit, l'aisance de vos paroles, la bonne tenue de vos discours, l'impression qui leur vient malgré eux est non pas seulement celle d'une déception pénible et inattendue ; mais, ce qui est plus grave, cette allure sans façon, cette incohérence grammaticale, cet oubli, qui paraît volontaire, des lois de notre langue, semblent attester non pas le peu de connaissance que vous auriez de notre littérature, mais, ce qui est bien autrement grave, le peu d'égards qu'il vous plaît d'avoir pour ceux avec lesquels vous échangez ainsi vos pensées. Il vous est arrivé plus d'une fois, permettez-moi de grâce de vous le faire connaître, puisqu'il en est malheureusement ainsi, il vous est arrivé de blesser d'une manière pénible et imméritée telle personne que vous entreteniez sur ce ton insupportable.

Ne témoignez ici, ma chère Nathalie, ni étonnement ni impatience ; l'un et l'autre seraient également déplacés. C'est le gros des hommes qui a raison contre vous, et c'est vous qui, en vous livrant à cette négligence de mauvais goût, vous placez en dehors des justes exigences et des plus antiques traditions de l'opinion publique. Ne voyez-vous pas bien, en effet, avec quel soin et quel art on rehausse le ton lorsqu'on s'adresse aux Majestés terrestres. Le respect qu'elles commandent nous impose d'avoir un papier, une écriture et presque une encre spéciale. Il y a quelque chose de cela, ma bonne amie, dans le ton, dans les manières de tous ceux qui vous abordent. Ils ne s'adressent à vous qu'à la distance d'un semblable respect, et la correction sinon la recherche de leurs phrases, fait partie intégrante de ces égards qui vous sont dus d'une façon si légitime.

En revanche, Nathalie, il est tout simple qu'on attende de vous la même tenue de paroles et un témoignage égal de considération. Les grands de la terre, qui savaient pratiquer leurs devoirs de supériorité, n'avaient pas besoin d'être avertis. Il n'était pas nécessaire qu'on leur enseignât la différence de l'aisance et de l'effronterie, de l'affabilité qui s'incline à la familiarité qui s'abaisse. Les vieux gentilshommes des anciens temps dont j'ai vu quelques-uns encore, comprenaient à merveille que toute affectation d'égalité chimérique, que l'abaissement du langage en particulier, choquaient les inférieurs, au lieu de les attirer et de les satis-

faire. Ceux-ci n'avaient plus dès lors devant eux un homme des hautes classes, consentant à les entretenir sans renoncer pour cela à son rang et à son monde, mais un grand seigneur déguisé, abdi quant, pour ne pas les compromettre avec eux, son nom et son titre, et prenant, pour ainsi dire, leur costume extérieur, au moins le jargon de leur idiôme et les excentricités de leur patois.

Vous avez trop de tact, Nathalie, pour qu'il soit besoin d'insister. Ce sont là des choses qui s'entendent à demi-mot, surtout entre vous et moi. Je n'ai pas à vous faire remarquer non plus que, depuis que nous causons, la portée de ma parole s'est étendue.

Il ne s'agit plus, en effet, seulement de ces rapports de syntaxe mal observés, de ces locutions vicieuses, de ces façons de parler incorrectes dont les journalistes et les écrivains du métier, dont les parvenus et quelquefois les gens les mieux nés ont rempli, dans leur ignorance et leur présomption, cette pauvre conversation française, mais de ce qui est à la fois et pire et plus répandu; je veux dire ces façons de parler triviales, lâches, abandonnées, dont la grammaire n'a peut-être rien à dire, mais que le bon goût a tant de peine à supporter.

Nous cédon presque tous à une paresse d'esprit dont il serait essentiel de nous préserver ou urgent de nous défaire.

Les mots, ma chère Nathalie, peuvent et doivent être considérés en bonne règle comme de véritables chiffres, et une phrase prise dans son ensemble n'est pas autre chose qu'une quantité totale exprimée dans le courant du discours par l'énonciation successive d'un certain nombre de totaux partiels. Pour qu'une période remplisse son office oratoire et qu'elle devienne l'interprète assuré de votre pensée, il faut non-seulement que, prise dans son ensemble elle vous donne l'idée exacte de la pensée, comme pourrait le faire un chiffre qui ne saurait augmenter ou diminuer d'une unité sans devenir faux, mais elle doit répondre à tous les détails, à tous les moments, à toutes les évolutions de cette même pensée, absolument comme un produit se décompose en ses facteurs.

Voilà précisément, Nathalie, ce qui ne se réalise presque jamais dans nos discours. Nous trouvons plus commode et plus bref de nous contenter d'à peu près. Nous côtoyons, si l'on peut le dire ainsi, notre propre pensée, et nous laissons à autrui, avec la peine de l'entendre, le soin de la commenter. Au lieu d'entrer dans la nuance précise de notre sentiment et de lui chercher dans le discours un équivalent qui la rendrait avec sa valeur propre, nous nous contentons, sans plus demander, de certaines phrases usées, semblables à ce vêtement banal qu'on fait endosser aux candidats de certains interrogatoires. Le costume traditionnel est bon peut-être pour redire une fois de plus des formules usées et rebattues, mais le jour où le récipiendaire voudra plaider une vraie cause et

prendre en main de réels intérêts, il lui faudra laisser de côté cette vieille défroque; il se présentera à l'audience avec sa robe d'avocat; il y apportera en même temps son âme, son cœur et son courage.

Je ne puis pas vous dire, Nathalie, combien cette négligence et cette frivolité deviennent souvent pénibles pour ceux qui ont la déférence de vous écouter, et combien cet abandon mêlé d'étourderie et de paresse frise de près l'impolitesse et l'inconvenance.

Comment, ma chère cousine, il vous arrive, et vous aurez de la peine à le croire, tant malheureusement vous portez peu votre attention là-dessus, il vous arrive, lorsque tout un salon se tait pour vous écouter, de vous perdre en préambules, en excuses oratoires, en phrases interminables et insignifiantes. Vous vous laissez aller à un éclat de rire, à des incidentes, à des parenthèses; vous recommencez deux ou trois fois la même phrase d'une façon différente; vous redites dans les mêmes termes un commencement de proposition dont la fin demeure suspendue, et pendant que l'auditoire attend ou cherche le complément nécessaire, vous êtes déjà embarquée dans une nouvelle construction, sans paraître même vous douter de l'attente superflue où vous abandonnez vos interlocuteurs.

Il faut bien vous figurer une chose, Nathalie, c'est qu'une politesse en vaut une autre, et qu'il ne suffit point de proférer des paroles pour avoir répondu convenablement à une question. Ce silence dont on vous encourage et dont on vous fait l'avance, cette attention dont on vous favorise, ce respect d'intérêt qu'on vous témoigne, tout cela doit être de votre part senti et reconnu. C'est une obligation étroite de vous montrer, à votre tour, soigneuse de votre parole, intéressante dans la mesure du possible. Vous ne devez pas plus recevoir votre monde avec une parole en robe de chambre, qu'une visite annoncée, en deshabilité du matin.

Il faut bien le dire, ma chère Nathalie, et ici vous n'en avez plus votre part, la plupart des conversations sont singulièrement ternes et fades. Si elles n'avaient pas pour se relever la triste et suprême ressource de mordre sur autrui et de suppléer à la difficulté inabordable de l'esprit par les tristes ressources de la malignité, elles ne vaudraient guère la peine d'être parlées ni répondues. La plupart des gens sont si incolores et si impuissants à prendre par eux-mêmes une forme et une nuance, que leur entretien se compose presque tout entier de réminiscences ou de traits qu'ils ont appris. Je relis dans leurs tirades mon journal du matin avec les anecdotes malsaines du reporter payé à la ligne, avec les mots de l'écho tier qui en déterre ou en manipule un de plus lorsque, à son restaurant, il lui convient d'ajouter un fruit à son dessert. Il le paie par ces vingt lignes qui vous donnent ainsi l'illusion d'être spirituel en les répétant.

De là peut-être, ma chère Nathalie, le mortel ennui et l'insupportable banalité qui pèsent sur presque toutes les conversations du monde. Il est vrai qu'on a pour ressource de ne pas les laisser durer longtemps et de changer d'interlocuteur. Il vient alors un autre personnage, lequel vous raconte la même nouvelle, vous redit le même bon mot, sourit aux mêmes endroits et ne diffère guère du précédent que par la façon plus ou moins heureuse, ou ce qui est plus ordinaire, par la façon plus ou moins maladroite dont il le coud à l'entretien. Je me suis souvent rappelé lorsque j'ai dû faire dans quelque journée néfaste, le tour de plusieurs salons, ces défilés annuels des concurrents au Conservatoire de musique, cet impitoyable morceau du concours, joué sans interruption par quarante ou cinquante pianistes, les uns après les autres. Il ne reste plus d'autre ressource que de se réfugier dans une distraction volontaire, et l'inattention suffira à peine pour vous abriter contre cette persécution.

Voilà, Nathalie, l'histoire de beaucoup de conversations mondaines; cette incorrection et cette négligence dont je leur fais un reproche dans votre personne, ne sont pas autre chose que le symptôme accidentel d'une insuffisance générale, d'une détente de l'esprit lequel ne se donne plus la peine d'arriver à la possession de la pensée et à la précision de la parole.

Pendant que nous en sommes encore à ce chapitre de l'incorrection, permettez-moi, ma cousine, d'ajouter une remarque plus délicate encore peut-être, et où ma critique risque fort de friser l'impolitesse, pour ne pas dire l'impertinence.

Les messieurs qui écrivent les journaux, surtout les journaux recommandés à l'attention du public par leur indiscretion, leur incontinence et parfois leur cynisme de paroles, l'inconvenance de leurs révélations, la crudité de leurs récits, l'effronterie de leurs assertions et la naïveté de leur audace, en un mot les journaux qui, de notre temps, ont tout ce qu'il faut pour plaire, réussir et gagner de l'argent; les messieurs qui font ce métier, ne sont pas toujours de ceux qui sont admis à passer leurs loisirs dans le salon d'une duchesse. Beaucoup d'entre-eux mènent par nécessité ou par goût, ce que j'appellerai une existence de jeune homme, pour n'en rien dire de plus et pour ne pas chercher querelle à des gens qui me laissent fort tranquille. Ces petits rédacteurs exploitant avec un profond mépris de leur auditoire la bêtise et la complaisance, plus que naïve de leurs lecteurs, ont imaginé depuis quelques années déjà, de se mettre à l'aise devant le public. Ils quittent leurs habits, allument leur cigare, mettent les pieds sur les dossiers des chaises, et quelquefois dans les plats. C'est ainsi qu'est apparue dans les journaux les plus aisément

digérés du public, cette littérature de l'argot dont jadis nous n'aurions pas voulu dans nos antichambres. Il nous déplairait fort qu'un de nos serviteurs employât à l'office tel mot dont nous supportons l'impression et la lecture, sans sourciller. Il y a plus: des personnes irréprochables, des hommes âgés, des femmes, vous le dirai-je, Nathalie, des jeunes filles elles-mêmes n'ont pas craint de répéter, sous forme d'une plaisanterie de mauvais goût, telle expression absolument étrangère à leur monde, à leurs habitudes, à leur langage. Je ne vous parle pas, bien entendu, ma cousine, d'aucun mot qui fasse rougir, et qui touche de près ou de loin à ce qu'on pourrait soupçonner d'être un jurement, j'entends seulement ces mots de fantaisie, qu'on lit au bas d'une charge au crayon, qu'on entend dans une chansonnette comique, que les jeunes gens se permettent parfois dans une salle de billard. N'entendez jamais raillerie sur ce chapitre, ma cousine, et, de ce côté-là, ne faites jamais l'ombre d'une concession, quelque légère que cette concession vous paraisse. On commence par employer ces expressions baroques, en les soulignant à dessein par une pointe d'ironie; à ce moment-là, elles ne sont point encore intolérables; et pourvu qu'une circonstance provoque ou justifie ce mouvement de belle humeur, il n'y aurait peut-être pas encore trop à dire; mais le péril est si voisin qu'il n'est guère possible de l'éviter. Si vous vous laissez aller une seconde fois à la faiblesse de répéter ce même mot, si quelqu'un l'entend pour la deuxième publication de votre bouche, il perd cette saveur étrange qui s'attache aux choses uniques; il passe pour faire partie de votre langage. Ce n'est plus une excentricité qui échappe à votre verve, c'est une mauvaise habitude qui s'impose à votre mauvaise éducation.

Croyez-moi, ma chère enfant, faites-moi la grâce d'attacher à cette lettre, plus d'importance que le sujet ne paraît en mériter en lui-même. Vous seriez disposée à vous passionner pour une question morale, et votre âme palpite lorsqu'elle se sent examinée et débattue; mais l'esprit a bien aussi sa place dans ce monde. C'est un spectacle désobligeant et malheureusement trop peu rare que celui d'une jeune fille bredouillant, s'interrompant, sautant par dessus les règles du langage, le sens des mots, les habitudes de la conversation. Le public qui n'est pas accommodant prend volontiers pour des défauts de caractère ces imperfections de l'intelligence et du discours. Voilà, Nathalie, ce que vous savez mieux que moi; et si je me suis permis de vous le dire, c'est moins de ma part une invitation à l'apprendre qu'un avertissement de ne pas l'oublier.

Votre cousin affectionné,

ANTONIN RONDELET.

FABIENNE ET SON PÈRE

(SUITE).

XI

UNE VOCATION.

REMARQUE bien que je ne te chasse pas et qu'il serait au moins malséant de prendre des airs de victime. Tu t'en vas, Fabienne, parce que tu le veux bien, tu suis ton inclination.

— Oui, mon père, je le veux, je le désire.

— Tes excès de dévotion, ton fanatisme devaient te mener là ; on ne tient à rien quand on est tout à Dieu, c'est convenu, et le bonhomme Orgon nous l'a appris depuis longtemps :

Et je verrais mourir frère, enfants, mère et femme,
Que je m'en soucierais autant que de cela !

Il acheva la citation par le geste traditionnel, en faisant claquer l'ongle poli sous la dent blanche.

Après de longues hésitations, Fabienne avait enfin confié ses desseins à son père, et à la première ouverture, il lui répondit comme nous l'avons vu plus haut. Elle écouta sa citation du *Tartufe* et répondit avec une tristesse tranquille :

« Mon père, des raisons tirées d'une pièce de théâtre ne peuvent pas prévaloir contre ce que j'éprouve au fond de mon âme ; je vous aime, je vous aimerai toujours, et si ma présence vous eût été nécessaire, vous ne m'auriez jamais vue quitter votre maison.

— Mais ta belle-mère, avoue-le, tu ne l'aimes pas !

— Pardon !

— Oui, comme le prochain, c'est tout dire.

— Et j'aime ce petit enfant, et Raymond, mon pauvre frère, mais que puis-je pour eux, si ce n'est de les confier au Seigneur, à qui je veux me donner moi-même ? »

M. Dallines leva légèrement les épaules, et répondit :

— Tu es libre, tu es majeure, tu saurais bien me le rappeler si je l'oubliais, je n'ai donc pas le droit d'empêcher ta libre action. Et quelle maison as-tu choisie ?

— La Visitation, mon père.

— Et que fait-on là ?

— On élève les jeunes filles : c'est une vie moitié active, moitié contemplative.

— C'est bien ; je désire que tu sois satisfaite, ma fille : chacun comprend le bonheur à sa manière. »

Il lui serra la main et s'en alla trouver sa femme, à laquelle il raconta immédiatement la grande nouvelle :

« Fabienne, religieuse ! s'écria-t-elle ; il fallait s'y attendre ! Son caractère sombre, concentré, devait aboutir là ; elle n'aime rien ici-bas, la vie ordinaire ne lui suffit pas, il faut des élans mystiques à cette âme que rien ne touche, que rien n'émeut.

— Tu la juges trop sévèrement, Marthe chérie, elle nous aime.

— Oh ! mon ami ! le *nous* est de trop. J'admets qu'elle *vous* aime : qui n'aimerait un père aussi bon, aussi distingué ?... Mais c'est un faible amour que celui qui accepte délibérément une absence éternelle. Et où veut-elle aller ?

— A la Visitation, m'a-t-elle dit. Je ne sais pas trop ce que c'est. Et vous, Marthe ?

— Moi non plus, mon ami ; vous savez que j'ai eu le bonheur d'être élevée par ma mère ; je ne connais pas les couvents, même de nom.

— Nous allons voir. »

M. Dallines passa dans sa bibliothèque et revint avec le dictionnaire de Bouillet qu'il feuilleta, en marmotant : *Vise, Viséo, Visigoths*, ah ! *Visitandines* ! Écoutez : « Visitandines ou religieuses de » la Visitation, ordre de femmes institué en 1610 » à Anney, par saint François de Sales et la baronne de Chantal, en mémoire de la visitation » de la Vierge. Cet ordre, dont la règle est très- » sévère, fut approuvé par Urbain VIII en 1626, » et se répandit bientôt en France, en Italie, en » Allemagne et en Pologne. » Voilà ! Marthe.

— Mon ami, c'est là sans doute ce qui s'appelle un ordre contemplatif, les plus inutiles de tous, car enfin, on conçoit les religieuses qui se dévouent aux souffrances de l'humanité, mais celles qui restent toute la journée dans une rêverie oisive, comment les appellera-t-on ?

— Fabienne dit qu'on élève des jeunes filles dans le couvent où elle compte entrer.

— A la bonne heure ! dit Marthe en se renfonçant avec une grâce paresseuse dans son grand

fauteuil, j'aime mieux cela pour votre fille, cher ami. »

Elle rêva quelques minutes, pendant que son mari feuilletait Bouillet et y cherchait la notice sur saint François de Sales.

« Mon ami ! dit-elle tout d'un coup.

— Eh bien ! chérie ?

— La fortune de Fabienne ? le couvent va donc en hériter ? est-ce juste cela ? dites, vous qui avez tant d'idées et de lumières sur toute chose, est-il équitable qu'une communauté, fort riche probablement, s'enrichisse au détriment de la famille ?

— Les objections ne manquent pas, à coup sûr.

— Votre fille possède une partie du bien de sa mère ; de plus, l'héritage d'une tante, je crois ; ne serait-il pas plus juste que vous recueilliez cette petite fortune pour la donner plus tard à Raymond et l'aider à faire son chemin dans le monde ? Et si Raymond arrive, il soutiendra notre cher petit André. De quoi Fabienne a-t-elle donc besoin, puisqu'elle va faire vœu de pauvreté ?

— On disait jadis qu'il fallait être riche pour faire ce vœu-là, répondit M. Dallines, je tâcherai qu'il n'en soit pas de même aujourd'hui... »

Ils raisonnèrent fort longtemps sur ce sujet que Marthe avait approfondi ; elle connaissait à fond la situation de la famille, et elle n'eut pas beaucoup de peine à démontrer à son mari que trois ou quatre mille livres de rente en plus, figureraient mieux à leur propre avoir qu'à celui d'une personne qui allait se vêtir de bure et passer sa vie entre les quatre murs d'une cellule, en attendant les quatre planches du cercueil.

Il se laissa convaincre ; les belles théories de justice et de liberté qu'au besoin il professait dans son journal, ne furent nullement admises au conseil intérieur de sa conscience ; elles protestaient timidement, elles disaient qu'une créature raisonnable ne pouvait pas être privée indûment de l'usage de ses biens ; que, libre de les donner à un mari, libre de les léguer à un musée, à une académie, elle devait être libre de les jeter aux misérables ou de les répandre en parfums sur les pieds du Sauveur. Cette justice et cette liberté devaient appartenir à Fabienne, puisque nul des siens n'avait besoin de cette fortune, don que l'épouse pouvait offrir à l'Époux, dans la personne des pauvres qu'il a tant aimés ; ce qui était naturel et équitable lui fut dénié, grâce aux sophismes que l'intérêt personnel est si ingénieux à créer.

Et, sans résistance, sans murmure, Fabienne se laissa dépouiller ; une parole de son père suffit, et elle signa le petit acte qui lui livrait sa fortune presque entière, et tout absorbée dans ses pieuses et chères pensées, elle ne crut pas même faire un sacrifice.

Le dernier jour vint, puis la dernière soirée, elle les passa avec M. Dallines et Marthe ; le petit André avait un peu de fièvre, il souffrait et il justifiait le silence de sa mère, qui ne prenait aucune part à la conversation, que sa présence du reste em-

pêchait de devenir intime. Elle berçait son enfant, elle l'apaisait par une petite chanson de nourrice ; elle restait penchée sur lui, lorsqu'il s'endormait durant quelques minutes ; M. Dallines parlait à longs intervalles, tantôt du voyage que sa fille devait entreprendre le lendemain ; d'un voyage qu'il avait fait jadis dans cette même ville où Fabienne allait embrasser l'état religieux ; des monuments de cette ville, des amis qu'il y avait eus ; d'une conférence qu'il y avait faite sur Milton et ses pamphlets politiques ; il parcourut ainsi la gamme des banalités, jusqu'au moment où la pendule sonna neuf heures : c'était l'heure où d'ordinaire, la famille se séparait. Fabienne roula sa tapisserie et la mit dans sa corbeille en pensant, le cœur serré, qu'elle ne la reprendrait pas le lendemain ; puis elle s'avança vers Marthe, et murmura d'une voix émue, le mot *adieu*.

« Vous partez donc, chère, et demain, à la première heure ? je ne serai pas levée, car j'aurai, je crois, une nuit affreuse : il faudra promener André et lui chanter tout mon répertoire. Adieu donc, Fabienne, un heureux voyage ! un heureux succès ! écrivez-nous !

— Adieu ! répéta Fabienne, adieu, madame, adieu, Marthe ! et si durant le temps que nous avons vécu ensemble, je vous ai attristée ou offensée, oh ! pardonnez-moi !

— Quelle idée, ma chère ! vous ne m'avez jamais offensée, soyez en sûre. Allons, allons, bon voyage, bonne arrivée là-bas... »

Fabienne lui serra la main et en reçut un froid baiser :

« Vous trouverez, ajouta-t-elle, dans ma chambre, toutes les clefs des provisions et mes registres... »

— Merci, merci mille fois... »

Elle se remit à bercer André qui pleurait et s'impatientait.

« Adieu, mon père ! répéta Fabienne. »

Il s'émut un peu :

« C'est donc décidé ? dit-il. Tu pars, ma pauvre enfant ; mais si tu n'étais pas satisfaite, si tu ne trouvais pas au couvent ce que tu espères et attends, tu reviendrais, n'est-ce pas ?

— Oui, mon père ! dit-elle en se suspendant à son cou et en laissant couler ses larmes. Adieu, mon bon père ! que Dieu vous garde !

— Ne nous attendrissons pas... tu m'écriras, n'est-il pas vrai ?

— Oui. »

Elle sortit, mais aussitôt elle revint sur ses pas, elle prit André des bras de sa mère, le serra sur sa poitrine, en disant d'une voix étouffée :

« Cher petit André, adieu ! »

Le lendemain, par le premier train, Fabienne partait pour A... Elle était accompagnée d'Élise, qui avait fait son éducation dans cette même maison où son amie allait prendre le voile. Quand le train s'ébranla, quand Fabienne sentit la terre natale fair sous ses pieds, quand les paysages connus

s'effacèrent dans la brume du matin, des larmes amères coulèrent de ses yeux.

« C'est une faiblesse ! dit-elle, mais l'idée que je ne verrai plus ces clochers, ces groupes d'arbres, ces jolies collines, me brise le cœur. Par combien de nœuds sommes-nous donc attachés à la terre !

— Il faut la mort pour les rompre, dit Élise avec conviction. Mais si vous souffrez trop de partir, Fabienne, rien ne vous empêcherait de revenir : vous n'allez tenter qu'un essai, une épreuve.

— Je demande à Dieu qu'elle devienne pour moi un état stable ; vous ne pouvez savoir, Élise, combien j'ai besoin de repos. »

Élise soupira :

« Le repos, pensait-elle, dépend-il des accidents extérieurs de notre vie, et ne portons-nous pas en nous ce qui nous agite et ce qui nous calme ? »

Le train filait rapidement ; les aspects familiers s'enfonçaient dans la brume de l'horizon ; les villages, les bourgs, les villes passaient comme dans un songe ; à chaque détour de la voie, un nouveau tableau s'encadrait dans les vitres de la voiture, et vers le milieu de l'après-dîner, Élise montra à sa compagne une flèche gothique qui s'élevait dans les airs comme une pensée céleste, et qui dominait un large amoncellement de monuments et de maisons :

« Voilà la ville d'A. . . dit-elle, et Fabienne murmura la parole du psaume :

« C'est ici le lieu de mon repos, je l'ai choisi et j'y demeurerai. »

Elle était profondément émue en entrant dans ce monastère, où devait s'achever sa vie, et pour lequel elle renonçait à la patrie et à la maison paternelle : rien n'était plus simple que cette maison toute moderne ; rien n'y justifiait même l'élan enthousiaste d'une jeune âme — rien que la pensée immuable de Dieu qui habitait entre ces murs blancs et dans ces salles nues et silencieuses, comme elle planait sous les nobles voûtes et dans les cloîtres majestueux des vieilles abbayes ; une religieuse, avertie de leur arrivée, vint les recevoir à la grille.

Fabienne était attendue, et après quelques paroles échangées, la religieuse dit :

« Je vais ouvrir la porte de clôture, et je vous conduirai, mademoiselle, à notre très-révérée mère. »

Elise l'embrassa, toute attendrie, mais en lui disant :

« Je vous reverrai : je passe quelques jours ici. Que Dieu soit avec vous, mon amie ! »

La porte était ouverte, Fabienne la franchit avec empressement et se trouva dans un vestibule qu'ornait une statue de la Mère de Chantal, qui semblait dire à celles qui entraient :

— Comme vous, j'ai quitté les affections du monde ; comme moi, espérez en Dieu !

La supérieure accueillit Fabienne avec cette bonté et cette délicatesse que saint François de Sales a léguées à ses filles ; elle la conduisit à la

chapelle pour y saluer le maître de la maison, elle la mena dans la cellule qui lui était destinée, à titre d'hôte, mais en lui annonçant que, dès le lendemain, elle pourrait commencer les exercices du postulat.

XII

LA POSTULANTE.

Lorsqu'on quitte le chemin de fer après un long voyage, le mouvement se fait encore sentir dans la tête et les membres ébranlés ; ainsi, la trépidation de la vie agita longtemps Fabienne, et dans ce milieu calme et silencieux, dans cette maison de paix, au milieu de ses sœurs recueillies et tranquilles, Fabienne ressentait toujours les dernières inquiétudes de son existence. Raymond et son incrédulité la poursuivaient jusque dans ses songes ; l'hostilité de Marthe la troublait au pied de l'autel, et le souvenir de son père ne la quittait jamais. Et pourtant, les rumeurs du monde, ses plaisirs et ses peines semblaient si loin de cette Jérusalem de paix où elle avait choisi son refuge ! tous les fronts, sous ces voiles noirs ou blancs, semblaient empreints d'une onction pieuse et sereine qui en effaçait les chagrins et les rides ; l'harmonie présidait à toutes les heures, comme la plus douce charité réglait les paroles et les actions ; les peines, les agitations de la vie, bercées sur les ailes de la prière, s'assoupissaient au fond des cœurs, et la puissante douceur de saint François de Sales devait pénétrer et imbibber le fond des âmes réunies en son nom. Fabienne goûtait par l'esprit et la volonté la suavité de la vie religieuse qu'elle avait tant souhaitée ; mais, en dépit d'elle-même son cœur se retournait impétueusement en arrière et s'alarmait pour ceux qu'elle avait laissés dans le monde ; ils étaient pour elle le sujet d'une préoccupation constante et d'un habituel souci.

Elle suivait avec ferveur la règle de vie et ses prescriptions austères lui coûtaient peu : elle se levait volontiers à l'aube, quand l'*Angelus* avait donné le signal ; les longues heures passées à la chapelle ne lui pesaient pas ; les sobres repas contentaient sa frugalité, la vie en commun avec des sœurs qui, hier, étaient des inconnues lui paraissait agréable, et la fraternité chrétienne adoucissait les angles et effaçait les inégalités ; l'obéissance ne lui était pas difficile, et les pratiques humiliantes et sévères de l'état religieux la trouvaient souple et docile. Il était cependant une heure de la journée qu'elle redoutait, c'était le travail silencieux, qui se faisait au noviciat, lorsque sous les yeux de la maîtresse des novices, toutes les jeunes filles qui aspiraient à l'état religieux, s'occupaient à quelques humbles travaux d'aiguille ; la parole était interdite, le calme le plus absolu régnait partout ; tous ces fronts baissés semblaient satisfaits. . . Pourtant une larme tom-

bait parfois sur la toile où courait la silencieuse aiguille, et c'est alors surtout que Fabienne se souvenait et pleurait. Ses compagnes, même les plus ferventes, subissaient l'ascendant de cette heure de recueillement et de mélancolie. Elles revoyaient, celle-ci, le château de son père, le parc et ses vieux ombrages ; elle tressailait comme au son de la voix de sa mère, et ses larmes coulaient ;... celle-ci, veuve à vingt ans, priaït du fond du cœur pour celui qui dormait loin d'elle, et dont la mort l'avait jetée palpitante au pied de l'autel... celle-là, humble enfant des champs, appelée par la voix d'en haut, pensait à ses durs labeurs, à la vie au grand air et au grand horizon, et à sa place vide au foyer paternel. Fabienne songeait à Raymond, s'inquiétait, s'agitait, des larmes amères roulaient sous ses paupières, et elle sortait de ce labeur féminin si paisible, agitée et brisée comme si elle eût soutenu un long combat. C'étaient les puissances de l'âme qui luttaient, le cœur qui retournait passionnément vers les objets aimés, et la volonté qui cherchait à briser ses chaînes, et à s'élançer, libre, vers le Dieu dont elle souhaitait faire son unique partage. La plupart de ces jeunes filles, aspirantes aux noces célestes, ressentaient ces luttes intérieures ; elles ne s'étonnaient pas des pleurs de Fabienne ; elles la consolait d'une manière délicate :

« Nous avons souffert aussi, et nous triomphons ! disaient-elles ; vous aussi, chère sœur, vous vaincrez, et vous serez heureuse, oh ! bien heureuse dans la maison de Dieu. »

Fabienne les écoutait avec joie ; elle désirait tant jeter l'ancre dans ce port, fixer sa tente sur cette rive, qu'elle ne quitterait que pour les rives éternelles ! Elle s'appliquait de toute son âme à ses devoirs nouveaux ; elle étudiait la règle, les coutumes, les moindres observances ; tous les détails extérieurs la trouvaient fidèle, mais quand elle croyait avoir retrempe son âme et ses forces dans la prière et la méditation, il arrivait qu'une lettre (que ne peut pas une simple lettre !) ramenait le trouble au fond de son cœur. C'était Raymond qui, tout saturé des doctrines du dix-huitième siècle, formulait un plaidoyer contre les religieuses et la vie monastique, et prenait un mauvais plaisir, dans sa jactance d'adolescent, à braver les croyances et les espoirs de sa sœur ; c'était une courte lettre de M. Dallines : le petit André était malade, lui-même avait eu quelques accès de fièvre ; c'était une lettre d'Elise ; elle parlait d'un procès en calomnie intenté à l'*Eclair* par un brave curé, indignement accusé dans le pamphlet quotidien que rédigeait M. Dallines ; chacune de ces lettres, comme le vent soufflant en tempête, faisait osciller l'aiguille de la boussole, prête à se fixer.

« Mon Dieu ! disait-elle souvent, je veux être à vous, et vous me tirez en arrière ! »

La maîtresse des novices, la mère Marie-Aimée, recevait les confidences de sa nouvelle fille, et

s'efforçait de relever, par de doux encouragements cette âme combattue :

« Vous voulez être religieuse, lui disait-elle souvent, vous le voulez de grand cœur, mais vous ne savez pas que les mondains ont raison en disant que les religieuses ne doivent plus aimer ? »

— Ah ! ma mère ; je ne croirai jamais cela : Dieu est charité, et il ne peut pas nous empêcher d'aimer et nos proches et notre prochain.

— Non, à coup sûr ; les religieuses doivent aimer, mais c'est la forme de leur amour qui varie : voyez-vous ? nous devons aimer comme les morts, ou comme les âmes bienheureuses, si vous aimez mieux. Ce qui est sensible est fini pour celles qui sont entrées dans une autre vie ; il n'y a plus d'échange de regards, de serremens de main ; tous les signes expressifs des affections ont pris fin ; mais croyez-vous que votre digne mère, par exemple, ne s'intéresse plus à vous, que sa prière et sa sollicitude ne planent pas sans cesse au-dessus de votre tête ?

— Oh ! ma mère, c'est ma plus douce espérance.

— Eh bien, cet amour si noble, si épuré, doit être le modèle du nôtre, amour sans trouble, sans attache, sans démonstration, amour assidu, vigilant comme celui des anges gardiens... En êtes-vous là ?

— Je sens que non, ma mère ; vous ne sauriez croire comme ma pensée retourne avec véhémence vers ceux que j'ai quittés ! si mon père venait à tomber malade ! si mon pauvre jeune frère se perd dans les voies mauvaises...

— Priez pour eux !

— Ah ! je prie sans cesse, mais le calme ne renaît pas dans mon cœur... Peut-être, ma mère, que si j'étais irrévocablement fixée, si j'étais religieuse, je serais plus maîtresse de moi-même. Quand aurai-je le voile blanc ! quand me jugerez-vous digne d'être fille de saint François de Sales ? »

La mère Marie-Aimée sourit et dit avec douceur :

« Notre sainte Mère de Chantal a été éprouvée plus longtemps par notre bienheureux Père. Laissez-nous, chère fille, étudier votre vocation, étudiez-la vous-même : le bon Dieu voit les dispositions de votre âme ; j'ose répondre qu'il les a pour agréables, car enfin il a fait notre cœur ; il sait de quelle argile il l'a créé.

— Qu'il prenne le mien ! dit Fabienne avec émotion.

— Allez, ma fille, soyez en paix ! faites votre méditation sur ces mots de la Sainte Ecriture : *Me voici, Seigneur, pour faire votre volonté.* Volonté de Dieu et acquiescement de la créature, tout est là ! »

La mère Marie-Aimée fit une petite croix sur le front incliné devant elle, et Fabienne, comme un enfant docile, alla et médita.

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

L'ÉTOILE FILANTE

(SUITE.)

« Eh bien, dit-elle, j'aime mieux cela ; oui j'aime mieux être institutrice à l'autre bout de la France ; à l'étranger peut-être, que de perdre mon rang dans ma ville natale ; mais je n'en suis pas encore là, Dieu merci.

— Je croyais pourtant qu'il avait été convenu qu'on te chercherait un emploi dès que le baby saurait marcher seul.

— C'est vrai, mais d'ici là il peut arriver bien des choses. Oh j'ai encore de la marge, répondit présomptueusement Hélène. »

Juliette soupira et regarda son amie, il était évident que la pauvre jeune fille ne désespérait pas de faire un brillant mariage.

« On dit qu'une bonne éducation est un bienfait inestimable, murmura enfin la sœur de Max. Cependant, je me demande, très-chère Hélène, s'il ne vaudrait pas mieux pour toi que tu n'eusses jamais quitté la maison paternelle.

— Voilà ce que vous dites tous, s'écria la jeune fille, vous prétendez que je serai malheureuse, parce que je n'ai pas les idées terre à terre des petites provinciales nos voisins, parce qu'on m'a inspiré le goût des arts, et que je sais apprécier les belles choses de ce monde. Eh bien, moi, je ne pense pas comme vous, je suis très-reconnaissante à mon oncle et à ma cousine ; je puis de grandes consolations et de grandes espérances dans l'instruction qu'on m'a donnée, et je veux, s'il est possible, ne pas dérocher, me tenir au niveau des personnes distinguées au milieu desquelles j'ai vécu. »

Juliette secoua encore la tête.

« C'est fort beau cela, dit-elle, mais es-tu bien sûre de ne pas confondre un sentiment très-noble avec une passion très-vile, et de ne pas nommer goût des arts, du grand et du beau, ce qu'on pourrait appeler tout simplement amour des richesses ?

— A Dieu ne plaise, s'écria Hélène qui rougit jusqu'au front. Tu me fais injure, je ne suis point cupide, je ne me soucie guère de la fortune... je ne m'en soucie pas du tout, et je m'imposerais, sans me plaindre, une foule de privations ; mais il y a de nobles jouissances, des plaisirs de l'esprit, auxquels je ne renoncerais jamais volontiers. Et tiens, ma chère Juliette, je suis sûre que ton frère pense comme moi. Lui aussi n'a pas des goûts vulgaires et ne saurait vivre à l'étroit ; il lui faut une existence large, facile, élégante. Il peut

l'avoir, il l'aura certainement. Qu'il ne se marie point encore, il est si jeune ; avant dix ans, il aura une belle position, de bons appointements et il épousera une héritière.

— C'est la réponse que tu me charges de lui transmettre ? dit Juliette en regardant son amie. »
Celle-ci baissa les yeux. »

« Il serait préférable, répondit-elle, que ta mère consentît à parler à Maxime. Elle saurait, mieux que nous, lui faire comprendre combien j'ai raison. Les mères ont ordinairement de grandes vues pour leurs fils, et la tienne m'approuvera j'en ai la certitude. J'irai la voir demain, je lui ouvrirai mon cœur, et je la prierai d'agir auprès de mes parents afin qu'ils me laissent mon libre arbitre.

— Personne ne songe à t'enlever ton libre arbitre, répliqua Juliette mécontente ; mais maman ne peut pas empêcher Stéphanie et ton père de te faire connaître leur manière de voir au sujet de ce mariage.

— Ah ! je n'en demande pas tant non plus. Je voudrais seulement qu'on me donnât un peu de répit.

— Un peu de répit ! Voilà une jolie expression, s'écria la sœur de Max blessée au vif.

— Pardon, Juliette ; la langue m'a fourché et voici ce que j'avais l'intention de dire : si ta bonne mère décide mes parents à ne point me parler de ces choses d'ici à quelques semaines, tout s'arrangera très-bien, je l'espère ; car il est probable que je vais m'absenter.

— Vraiment ? Où irais-tu donc ?

— A Amagny. Ma cousine et notre tante insistent pour que je passe l'automne avec elles ; papa ne dit ni oui ni non, et ma belle-mère me laisserait partir s'il y avait ici quelqu'un pour me remplacer.

— Tu voudrais que je vinsse aider à ma sœur pendant ton absence ?

— Toi, Valentine, ou Sophie ; oui, je désirerais vivement qu'une de vous me fit ce plaisir. »

Juliette réfléchit et dit d'un ton triste mais affectueux :

« Tu as raison, il vaut mieux que tu t'éloignes durant quelques mois, puisque tu es décidée à enlever toute espérance à Maxime, et, si maman permet, je ferai volontiers ce que tu me demandes. »

Hélène l'embrassa.

« Que tu es gentille, ma petite Juliette; mais conviens que je cherche bien aussi à te faire plaisir. Ainsi j'irai dimanche à une fête de village, où je m'ennuierai considérablement, et pour qui, pour quoi? Pour être agréable à mesdemoiselles Chervis, qui ne peuvent refuser l'invitation d'une vieille parente dont elles espèrent hériter, et qui tiennent à conduire à ladite parente leurs neveux et leurs nièces, lesquels ne sortent pas sans la pauvre Héléne, qui sert de bonne à toute la petite couvée.

— Cela te contrarie donc beaucoup de venir à Grandschamps? demanda Juliette.

— Oui beaucoup, beaucoup; ta cousine et son mari ont si peu d'éducation; les gens qu'on rencontre chez eux sont si vulgaires!

— Le dîner est servi, cria une des petites sœurs d'Héléne qui était allée fureter dans la cuisine; il y a un pouding pour mon oncle Max qui aime tant la cuisine anglaise, des écrevisses pour tante Juliette, un gâteau pour tout le monde. Ah! il y a de bien bonnes choses, et maman dit que ceux qui seront sages auront du thé ce soir. »

III

Le dimanche suivant, le soleil déjà chaud brillait dans un ciel d'un bleu pâle, parsemé de petits nuages blanchissants, lorsque mademoiselle Juliette Chervis, sa sœur Valentine, et une jeune bonne qui portait une valise, entrèrent dans la gare de*** où toute la famille Revel — Revel aîné — attendait depuis un quart d'heure.

« Arrivez donc, le train va partir, dit à ses sœurs madame Stéphanie qui tenait son baby dans ses bras. Mais que vois-je? Vous venez seules. Est-ce que Maxime ne vous accompagnera pas? »

— Non, répondit Juliette en lançant un coup d'œil furtif à Héléne; le pauvre Max a des occupations... des ennuis, voulais-je dire, qui le retiennent au logis.

— Ce sera bien amusant pour M. Revel, murmura la dame mécontente, le voilà seul en voyage avec trois jeunes filles et quatre enfants. Et là-bas, trouvera-t-il à qui parler? J'en doute; vraiment mon frère a des caprices bien ridicules. »

Héléne baissa les yeux; elle savait bien, elle, que Maxime ne se gouvernait point par caprices, et elle était triste et songeuse. Elle avait eu la veille un long entretien avec madame Chervis, et celle-ci lui avait dit des choses qui ébranlaient un peu sa résolution. Elle avait besoin de méditer, de réfléchir, et elle eut bien voulu qu'on lui permît de rester à la maison; mais sa belle-mère avait décidé qu'elle irait à Grandschamps, et madame Stéphanie jugeait toujours sans appel.

« Voici le train, crièrent les petits frères d'Héléne

qui couraient de tous côtés, se jetaient dans tous les groupes, et faisaient plus de bruit à eux seuls que tous les autres voyageurs réunis. »

Le train arrivait seulement en gare et devait y rester dix minutes; mais ces jeunes impatientes craignaient tellement de ne point partir qu'ils cherchaient partout une issue, pour aller prendre un wagon d'assaut.

Tandis que madame Revel essayait de leur faire entendre raison, grondait, priait, menaçait, Juliette dit à Héléne :

« Tu peux aller à Amagny; maman permet que je m'installe chez toi jusqu'à ce que tu sois de retour.

— Oh! répliqua la jeune fille pensive, il n'est pas sûr encore que j'irai; merci pourtant, ma bonne Juliette.

— Qu'est-ce que vous chuchotez toutes deux? demanda M. Revel de sa grosse voix.

— Nous parlons d'Amagny, mon frère.

— Ah oui, du château de notre tante la baronne, dit-il en contrefaisant plaisamment sa fille. Héléne veut à toute force y passer quelques semaines. Dame, ça se comprend, quand on a des toilettes qui ne messieraient pas à une princesse, on est bien aise de les montrer, et depuis que mademoiselle est revenue au logis, elle n'a guère eu occasion de mettre ses belles robes. »

Héléne sourit, elle n'était point coquette et son père, qui le savait bien, ne parlait ainsi que pour la taquiner.

Les portes des salles d'attente s'ouvrirent enfin, à la grande satisfaction des petits Revel, qui s'élançèrent sur la voie, et s'installèrent dans un compartiment de seconde classe, avec de tels cris de joie que nul voyageur ne fut tenté d'aller s'asseoir auprès d'eux.

— Bravo, dit M. Revel, nous voyagerons en famille. Prenez les coins, mesdemoiselles, ce sera plus prudent; les gamins seraient capables de se jeter par le vasistas — Voyons, un peu de silence, enfants; n'avez-vous pas honte de faire tant de bruit? Tenez, voilà votre maman qui vous regarde au travers des portes vitrées. — Adieu, ma chère, adieu mon mignon, cria le brave homme, tandis que ses enfants jetaient force baisers à maman et au petit frère.

Le voyage dura plus de deux heures, pendant lesquelles cette bruyante famille ne *déparla* point, ce qui obligea les jeunes personnes à garder le silence, car il leur eût été difficile de se faire entendre. Héléne était ravie de pouvoir s'entretenir avec ses propres pensées; elle se recueillit donc, et envisagea sérieusement l'avenir.

Il n'était point étonnant que d'abord elle eût repoussé avec dédain la proposition de mariage qu'on lui faisait. Cette pauvre jeune fille avait pris naturellement les idées, les habitudes, la manière de voir de ceux qui l'avaient instruite. Elevée avec une héritière, au milieu de gens qui étalaient un grand faste, qui ne comprenaient pas

qu'on pût vivre ailleurs que dans une atmosphère de luxe, d'élégance, de plaisirs délicats, Hélène croyait aussi que, sans la fortune, toute existence est nécessairement misérable. Néanmoins, elle n'était ni vaine, ni frivole, elle ne faisait pas plus de cas qu'il ne fallait des divertissements mondains, et elle avait assez d'esprit et d'instruction pour ne redouter ni la vie en famille, ni la solitude, pourvu que cette solitude fût embellie par les recherches du luxe, pourvu que cette famille eût des goûts exquis, raffinés, mît la poésie au-dessus de la prose, et n'eût point à s'inquiéter des nécessités de l'existence. Lorsqu'on disait à Hélène qu'elle aimait l'argent, elle s'en défendait très-fort; ce qu'elle aimait, c'était les merveilles de la nature, les chefs-d'œuvre de l'esprit humain et tous les accessoires. Si l'on eût pu, sans bourse délier, voyager dans les pays lointains, se procurer de beaux tableaux, entendre de bonne musique, remplir sa demeure de choses belles et rares, et cœtera et cœtera, la petite personne n'eût pas craint du tout d'être pauvre. Madame Chervis, qui lisait dans ce jeune cœur comme dans un livre, s'était efforcée de lui prouver qu'avec des goûts élevés et le sentiment des arts, on peut toujours, dans quelque position que l'on se trouve, se tenir au-dessus du vulgaire, et qu'il n'est pas absolument indispensable d'être riche pour se procurer, dans une juste mesure, ces nobles plaisirs que certaines gens croient être l'apanage des millionnaires. Je ne dirai pas sur quels arguments la vénérable femme appuya sa thèse, mais elle sut en trouver de concluants. Hélène n'en oubliait aucun, les repassait tous dans son esprit, et ne craignait pas d'approfondir un point que madame Chervis n'avait touché qu'avec une extrême délicatesse: dans le parti qu'on lui proposait, l'avantage était surtout pour la jeune fille. Max était très jeune, il avait reçu une excellente éducation; il était heureusement doué, il y avait lieu de croire qu'il parcourrait une belle carrière, et la pauvre Hélène n'avait guère de chances de faire un mariage plus avantageux. En effet, dans le monde brillant où elle avait vécu, nul n'avait seulement songé à demander sa main, et ici, dans sa ville natale, les circonstances étaient bien plus défavorables qu'à Paris, où la grande fortune et la position de M. Revel jeune donnaient un certain lustre à cette petite ambitieuse.

« Grandschamps, Grandschamps! »

Cria d'un bout à l'autre du train, une voix glapissante; juste au moment où Hélène se disait à part elle: Tout bien considéré, il faut que j'épouse Maxime.

Un vieux paysan en blouse, qui avait un fouet passé autour du cou, reçut la famille Revel et mesdemoiselles Chervis, à la descente du wagon.

« Eh! c'est le cousin Nicol, dit M. Revel en serrant les mains du bon villageois. Comment allez-vous? Comment va la cousine? Que pensera-telle lorsque notre bruyante petite troupe

assiégera sa paisible demeure? Elle sera véritablement effrayée. »

L'homme à la blouse répondit gaiement, cordialement, demanda des nouvelles de ceux qui n'étaient pas venus, embrassa mesdemoiselles Chervis et les enfants, et salua Hélène avec gaucherie et affabilité.

Outre le cousin Nicol, il y avait là un char rustique, dans lequel nos voyageurs prirent place.

« Asseyez-vous ici, près de moi, mamzelle Hélène, dit le paysan à la jeune fille; il est bon que nous fassions connaissance, car je prétends vous conduire moi-même au bal cette vèprée... s'il fait beau toutefois; dans notre village on danse sur l'herbe, et vous comprenez que, s'il pleuvait, le jeu ne vaudrait pas la chandelle; mais il ne pleuvra pas, en dépit de tous ces petits nuages et du proverbe: Temps pommelé et femme fardée ne sont pas de longue durée. C'est des femmes de la campagne qu'il s'agit, mamzelle Revel, les Parisiennes n'ont rien à voir là-dedans, Hélène garda le silence, mais que de choses elle se disait à elle-même!

« Oui, songeait-elle, il faut que j'épouse Max, que j'appelle ce vieux bonhomme mon cousin, que j'écoute sans sourciller ses expressions triviales, que j'apprenne à parler et à agir comme les gens au milieu desquels je passerai ma vie, et que j'oublie cette délicatesse de pensée et de langage à laquelle on m'avait accoutumée. Ah! quoi qu'en dise madame Chervis, ceux que je nomme, à juste raison, les heureux de ce monde, ont des prérogatives qu'il m'est bien difficile de ne point leur envier. »

Pendant, le char rustique entra bientôt dans la cour d'une vaste maison, dont les fenêtres étroites, la porte basse, et les murs crépis à la chaux, déplurent singulièrement à Hélène. Madame Nicol, debout sous l'auvent, attendait les voyageurs. Elle était déjà en toilette; elle portait la robe de soie brune, le cachemire français et le bonnet à fleurs des grands jours. Aussi bien, la cloche tintait pour appeler les fidèles à la messe; personne ne voulait se dispenser de ce devoir, il fallut déjeuner à la hâte, ce qui ne laissa pas que de contrarier les babies, car la table était jonchée de friandises; mais le repas de midi leur offrit un ample dédommagement.

Immédiatement après les vêpres, toute cette petite société s'en fut au bal. Hélène n'avait jamais vu de fête de village; elle se figurait qu'il n'y avait que des paysans dans la prairie, où les sons aigres de l'orchestre se faisaient entendre; elle fut donc extrêmement surprise lorsqu'elle se trouva tout à coup en présence de gens à la mode, dont les voitures lui semblaient fort élégantes. A la vérité, ce beau monde ne dansait pas; les villageois seuls se trémoussaient sur l'herbe, mais chacun se divertissait à sa guise, et tous paraissaient joyeux, tous excepté Hélène, qui ne se souciait ni de la danse, ni des boutiques en plein vent, ni des che-

vaux de bois, délices des enfants; ni des promenades solennelles et lentes, auxquelles les gens du bel air prennent un plaisir extrême.

Sur la lisière des prés, dans un large chemin qui cotoyait une rivière, quelques jeunes femmes, à l'air dédaigneux et hautain, se promenaient à cheval sous l'escorte de leurs frères et de leurs maris. Hélène soupira en les regardant; elle aussi avait appris à monter à cheval. Pauvre jeune fille, que n'avait-elle point appris ?

A un certain endroit de la prairie, ces dames mirent pied à terre, prirent le bras de leurs cavaliers et se dirigèrent vers le tir. Il y eut alors entre elles une lutte d'adresse, qui intéressa vivement les spectateurs.

« Si nous allions abattre aussi quelques poupees, dit Hélène; je sais un peu, et je vous avoue que la main me démange. »

Madame Nicol prit un air scandalisé.

« Non, non, dit-elle, c'est impossible; de semblables divertissements ne conviennent point à de jeunes demoiselles. Qu'est-ce qu'on penserait de nous ? Ça ferait rire le monde !

— Mais, répliqua Hélène un peu piquée, personne ne rit de ces dames, ce me semble.

— Oh ! reparti la bonne femme en baissant la voix, c'est que ce sont de grandes dames celles-là. Leurs pères et leurs maris font la pluie et le beau temps dans notre canton, et elles peuvent se mettre en évidence, et faire bien des choses qui seraient ridicules et déplacées si nous nous les permettions. »

Hélène rougit et détourna la tête. Elle était très-affectée; certes elle n'enviait point à ces dames le privilège de tirer le pistolet dans une fête de village; mais elle songeait qu'en toutes circonstances madame Nicol eût parlé de même. Cependant cette excellente femme promenait ses invités d'un bout à l'autre de la prairie. Elle parlait très-haut, s'arrêtait pour acheter des jouets aux enfants, payait en monnaie de cuivre, qu'elle sortait à poignées de sa poche, et marchait à grands pas, en portant sur l'épaule, ou en brandissant comme une massue, un lourd en tout-cas bleu de ciel. Tout cela faisait sourire les promeneurs élégants, si bien que Juliette finit par dire en regardant malicieusement son amie :

« Ma tante, confiez donc votre ombrelle à Hélène, je gage qu'elle la portera avec plaisir.

La bonne dame se récria :

— Mon parasol ! y pensez-vous, ma chère ? Il est très-pesant, j'en ai ma charge.

— C'est égal, tante Nicol, donnez-le-lui; il lui pèsera moins à la main que sur votre épaule.

— Je n'ai pas besoin d'en faire l'épreuve pour être convaincue que mademoiselle Revel est une personne fort attentive, reparti gracieusement madame Nicol, qui ne devinait pas le sens des paroles de Juliette. »

Toutefois celle-ci se trompait, Hélène n'avait pas cette sottise et puérile vanité qui s'inquiète

outre mesure du qu'en dira-t-on; la société des gens vulgaires lui déplaisait, mais ne la faisait point rougir; elle souffrait de n'être pas à son rang, et non point des légers ridicules de son entourage.

« Tiens, tiens ! s'écria tout à coup la tante Nicol, voici M. Berlier, le régisseur du domaine de Vertbois, et sa charmante fille Geneviève. Est-ce que vous ne les voyez pas, là, au bord de la rivière?... ce grand homme sec et cette petite blonde frisée comme un agneau ? Il faut, M. Revel, que je vous fasse faire leur connaissance... et à vous aussi, mademoiselle Hélène; je suis sûre que Geneviève vous plaira beaucoup. Juliette et Valentine l'ont vue chez moi l'an passé. Elles ont dû vous le dire. — Non ? C'est singulier; Geneviève est une jeune personne d'un grand mérite; on ne saurait l'oublier lorsqu'on a eu relation avec elle. C'est une bonne tête, je vous assure; si jeune — elle n'a pas vingt ans — c'est elle qui dirige la maison: sa maman est une pauvre petite femme valétudinaire qui garde la chambre six jours sur sept, mais l'enfant suffit à tout. — Bonjour, monsieur Berlier, bonjour, mademoiselle Geneviève, cria la bonne femme en faisant de grands gestes pour attirer l'attention du régisseur et de sa fille. »

Ceux-ci s'approchèrent avec empressement et saluèrent toute la compagnie.

« Ma bonne mère Nicol, je suis ravi de vous rencontrer, dit M. Berlier du ton le plus amical. »

Ceci fut un peu plus sensible à Hélène que les sourires moqueurs des dames qui s'exerçaient à tirer le pistolet. Plutôt que de l'entendre appeler mère Nicol, elle eût consenti à ce que la respectable et simple femme se promenât avec une ombrelle sur chaque épaule. C'est que les ridicules appartiennent en propre à celui qui en est affligé; il dépend de lui de les garder ou de s'en défaire; mais personne ne peut obtenir plus de considération qu'on ne veut bien lui en montrer. Et voilà justement ce que cette jeune fille voulait pour elle et pour les siens: une haute considération.

Tandis qu'elle songeait, avec déplaisir, que c'était la cousine de Max et de madame Stéphanie, que ce régisseur, un homme à gages, appelait mère Nicol, Geneviève renouvelait connaissance avec mesdemoiselles Chervis, et son père entrait en conversation avec M. Revel. Les deux familles se mirent à marcher de compagnie, et madame Nicol voulut avoir auprès d'elle Geneviève, à laquelle elle marqua tant d'amitié que cela finit par surprendre Hélène; elle ne comprenait pas comment cette insignifiante petite fille avait pu gagner à ce point le cœur d'une personne fort peu sentimentale. Mademoiselle Berlier était fraîche, et elle avait un teint de lis et de roses; mais voilà tout, elle n'était pas jolie, et il ne paraissait point qu'elle fût douée d'une intelligence remarquable. Elle rougissait souvent, parlait avec timidité, s'interrompait, s'embrouillait, et riait un peu hors de propos.

« Si elle a du mérite, pensait Hélène, c'est à coup sûr un mérite latent. »

Lorsqu'on fut au bout de la prairie, le régisseur invita toute la petite société à l'accompagner à Vertbois.

« Notre voiture, dit-il, nous attend là-bas sous les saules; elle pourra nous contenir tous; c'est le break, vous savez, madame Nicol? je l'ai pris parce que nous venons de conduire plusieurs personnes à la gare. Il est quatre heures; dans vingt-cinq minutes nous serons arrivés, et je vous ramènerai ce soir. Je vous en prie, mesdames, décidez-vous et décidez M. Revel, la route est charmante, le château vaut la peine d'être visité et monsieur le baron est absent. »

A ces mots « monsieur le baron est absent » Hélène fit une petite moue, mais madame Nicol répondit :

« Eh bien, monsieur Berlier, emmenez ces dames et M. Revel, et vous reviendrez tous ensemble dîner à la maison; moi je ne puis m'absenter, et il vaut mieux, je pense, que les enfants demeurent avec moi. »

C'était aussi l'avis des babies, qui ne se souciaient point de s'éloigner du village en fête; mais comme on ne pouvait les laisser tous sur les bras de la bonne cousine Nicol, mademoiselle Valentine, qui était allée à Vertbois l'année précédente, déclara qu'elle resterait avec ses neveux et ses nièces.

Les choses étant ainsi arrangées, M. Revel, sa fille et Juliette prirent place dans le break du régisseur, que deux magnifiques chevaux gris pommelés emportèrent — c'est le mot — au milieu d'un nuage de poussière. M. Berlier, qui était fier des chevaux du baron, se gardait bien de calmer leur ardeur; Hélène l'en eut volontiers remercié, elle aimait à courir ainsi, presque aussi vite que le vent, entre les chaumes d'un blond pâle et la rivière bleue, unie, transparente. Bientôt la voiture s'engagea dans une longue, très-longue avenue d'ormes centenaires. Outre l'allée principale où trois voitures eussent passé de front, il y avait des contre-allées, au fond desquelles on apercevait vaguement des statues de marbre verdâtre, un ruisseau, un pont aux arches moussues, et un tout petit moulin qui n'était là que pour servir d'ornement.

« Oh! oh! fit M. Revel, voici une superbe avenue. »

M. Berlier sourit comme pour dire :

« Patience, patience, vous allez voir bien autre chose. »

Le chemin le plus long finit toujours par amener au but, et cette interminable avenue conduisait à une grille en fer forgé, qui reliait deux pavillons dont les murs étaient taillés en pointes de diamant. La voiture traversa une cour immense, en traçant une courbe élégante, et vint s'arrêter au pied d'un perron à double escalier tournant.

Une chose qui frappa tout de suite Hélène et

lui déplut, c'était le profond silence qui régnait en ce lieu. Le maître était en voyage, il avait emmené la plupart de ses domestiques, et personne ne vint recevoir le régisseur, qui détela lui-même les chevaux, et les conduisit aux écuries, après en avoir demandé la permission à ses hôtes.

« Lorsque le chat est absent, les souris prennent leurs ébats, dit-il gaiement. Nos gens ont cru que je ne reviendrais point avant la nuit et les voilà tous partis; heureusement que nous pouvons nous passer d'eux. »

Là-dessus, il introduisit les visiteurs dans la maison; et la leur fit parcourir des caves aux greniers.

Ce château, le plus remarquable de la province, avait été bâti sous le règne de Louis XIV, et le style noble et sévère de l'époque se retrouvait partout. Tel il était alors, tel on le voyait aujourd'hui; la Révolution l'avait respecté, grâce à la présence d'une femme courageuse, la mère du baron actuel, et Hélène était frappée d'admiration à l'aspect de ce superbe édifice. Souvent elle avait visité les opulentes demeures des amis de son oncle, mais nulle part elle n'avait vu autant de luxe et de magnificence. Elle était même plus éblouie que Juliette, qui ne se connaissait guère en sculpture, en peinture, en mosaïque, et ne savait pas le prix de toutes ces belles choses. Mademoiselle Geneviève ignorait aussi la valeur des trésors confiés à sa garde, mais cela ne l'empêchait pas d'en avoir grand soin; même en ce moment où elle faisait les honneurs du logis, elle trouvait moyen d'épousseter, de ranger, de donner de plus beaux plis aux draperies, sans se douter de l'impression désagréable que son zèle malencontreux faisait sur l'esprit d'Hélène.

« Ah çà, mais votre M. de Vertbois est logé comme un prince! s'écria M. Revel.

— N'est-ce pas que c'est gentil? fit le régisseur en prenant un air modeste.

— Gentil, monsieur Berlier? dites donc que c'est grandiose, magnifique, splendide. Cela a dû coûter des sommes énormes.

— Peut-être bien, mais M. le baron ne regarde point à l'argent, il est si riche, et puis lorsqu'on n'a pas d'enfants...

— Pas d'enfants, c'est dommage; est-il vieux?

— Très-vieux, un peu maniaque, un peu têtue, mais il a un cœur d'or.

— Et à qui laissera-t-il sa fortune?

— A son neveu, un jeune homme qui donne de bien belles espérances.

— Voici son portrait, murmura timidement Geneviève. »

Hélène regarda la toile qui montrait l'aimable fille du régisseur, et vit la portraiture d'un jeune homme en costume d'officier de marine, et dont la physionomie lui parut spirituelle, ouverte et agréable.

« Voilà un monsieur qui n'est point à plaindre, dit M. Revel toujours jovial; il a une belle posi-

tion, il aura une magnifique fortune, et il est très-bien de sa personne, n'est-ce pas, mesdemoiselles?

— Geneviève sourit et Juliette fit un petit signe de tête; mais Hélène frôna ses lèvres. Elle comparait son sort à celui de ce jeune homme, la vieille maison noire du vieux quartier à cette riche demeure, et un sentiment de tristesse pénétrait dans son âme, en même temps que se réveillaient ses prétentions ambitieuses. Je ne veux pas dire qu'elle enviait la fortune de M. de Vertbois; non certes, elle n'enviait personne, elle ne voulait prendre la place de personne, elle désirait seulement de se tenir au niveau de ceux qu'elle appelait les heureux de la terre. Cette jeune fille s'était tellement identifiée avec la famille de son oncle, qu'elle ne se croyait point à sa place depuis qu'elle avait quitté Paris, et maintenant, en ce château, il lui semblait être au milieu des siens, chez elle, dans son élément enfin. Au fond de cet esprit agité, il ne restait absolument rien des bonnes résolutions qu'elle avait prises quelques heures auparavant; même elle s'étonnait d'avoir pu les prendre. Lorsqu'on monta en voiture pour retourner à Grandschamps, elle dit tout bas à Juliette:

« Je t'en prie, décide mon père à nous ramener demain à la maison, ma tante et ma cousine viendront me chercher jeudi, et il faut bien que je sois prête à partir avec elles dès qu'elles le voudront.

— Mais, fit observer Juliette, ce matin tu n'étais pas décidée à aller à Amagny.

— C'est possible, mais je le suis ce soir, répliqua-t-elle d'une voix brève. Et se parlant à elle-même, elle ajouta: Oui, je suis décidée, il le faut, je le veux; j'aurais bien tort de ne pas profiter d'une occasion aussi favorable. Ma tante m'aime beaucoup, et elle parviendra à m'établir avantagement dans son voisinage; je l'espère, j'en suis sûre. Cela ne lui sera pas difficile, et les circonstances ne seront pas les mêmes qu'à Paris. Les grands propriétaires campagnards ont conservé quelque chose des mœurs patriarcales, et font plus de cas des qualités d'une jeune fille que de sa dot.

IV

Ce fut vers le 20 juillet que la baronne et ses nièces arrivèrent à Amagny. On avait fait de grands préparatifs pour les recevoir. La châtelaine voulait que sa maison devint le séjour des plaisirs, et que chacun s'efforçât de rendre la vie de campagne agréable à ces demoiselles. Comme ses invitations étaient fort recherchées, elle se com-

posa sans peine un petit cercle, et, dès le premier jour, les deux cousines se virent emportées dans le tourbillon des divertissements mondains. Les soirées dansantes, les dîners priés, les promenades, les parties de chasse et de pêche se succédaient sans interruption. On ne parlait que de cela dans le voisinage. Je me trompe: on s'entretenait aussi avec admiration de la beauté, de l'esprit, de l'affabilité et des talents d'une des nièces de madame d'Amagny. C'était à qui chanterait les louanges de cette petite merveille.

De l'autre jeune personne il n'était guère question; c'était pourtant une douce, modeste et aimable enfant, mais elle ne possédait pas ces dehors séduisants qui captivent l'attention, et probablement elle avait la conscience de son infériorité, car elle s'effaçait volontiers pour faire briller sa cousine. Le bruit se répandit peu à peu que la plus jolie des deux jeunes filles était une grande héritière, tandis que l'autre n'avait pas de dot et nul bien en perspective; ainsi la fortune aveugle distribuait encore ses faveurs à celle que la nature avait comblée de ses dons, et maltraitait celle envers qui cette même nature s'était montrée marâtre. Les jeunes gens à marier et leurs mères, qui n'avaient jamais été très-empressés auprès de cette simple et modeste enfant, devinrent tout à fait circonspects lorsqu'ils surent qu'elle était pauvre; en revanche la charmante héritière se vit encensée, adulée, entourée d'hommages; si la tête ne lui tourna point, c'est qu'elle l'avait solide.

Ces demoiselles étaient chez leur tante depuis deux ou trois semaines, lorsqu'on vit arriver dans une petite ville voisine d'Amagny, un jeune homme que personne ne connaissait. Il voyageait en touriste, s'habillait simplement et n'avait pas de valet de chambre. Néanmoins, à l'hôtel où il se logea, personne ne s'y méprit: cet étranger n'était pas le premier venu. Il avait des manières très-distinguées, et ce ton que donne l'usage du meilleur monde. Effectivement, il était de grande compagnie et de bonne maison. Les lettres qu'il recevait étaient adressées à M. le comte Lionel de Thise, lieutenant de vaisseau en congé; mais à l'hôtel il se faisait appeler M. de Thise sans titre ou même tout simplement M. Lionel. Il était le fils unique d'un officier supérieur qui avait fourni une belle carrière; le fils unique, mais non pas l'unique enfant. M. le marquis de Thise avait le bonheur de posséder aussi trois filles, trois petits anges; c'était le plus clair de son avoir, ces militaires ne savent point thésauriser. Beaucoup de mérite, peu de fortune: le marquis eut pu prendre cette devise, s'il eût été moins modeste.

MICHEL AUBRAY.

(La suite au prochain numéro.)

LE SOUHAIT DE LA VIOLETTE

Lorsque l'ange gardien des fleurs
Eut fait naitre la violette,
Avec ses charmantes couleurs
Que l'azur d'un beau ciel reflète,

Quel don puis-je encor attacher,
Dit l'ange, à ta grâce céleste ?
— Donnez-moi, dit la fleur modeste,
Un peu d'herbe pour me cacher.

A MONSIEUR LE DIRECTEUR DU *JOURNAL DES DEMOISELLES*

SONNET

SUR UNE RÉPONSE

Pour votre charmant journal
Que je relis dans mon val,
J'avais pris la fausse route,
Cela ne fait pas un doute.

Je ne voyais pas grand mal
A deviner..... c'est égal,
Votre réponse dérouté
Mon envie à cette joute.

Mais vous n'empêcherez pas
Que je suive pas à pas
Les progrès de votre feuille,

Les hivers dans ma maison,
Les étés, sur le gazon,
Près du joli chèvrefeuille.

CLAUDE GIRARD.

REVUE MUSICALE



CARMEN. — ÈVE, MYSTÈRE EN TROIS PARTIES.

C'EST à Prosper Mérimée, l'éminent homme de lettres, mort, il y a quelques années, qu'a été emprunté l'opéra-comique dont s'occupe en ce moment le monde musical. *Carmen* appartient à la grande famille des gitanas, illustrée par les romanciers et les poètes, mais dont il faut singulièrement rabattre, dès qu'on pénètre dans les mystères de sa vie réelle. Ce sujet, transporté au théâtre, devait y prendre des proportions plus dramatiques que dans le récit très-rapide du sénateur de l'Empire. Les auteurs du libretto, MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy, se sont conformés à la donnée primitive. Ce fut un tort. Mérimée eut un grand, un véritable talent, ce qui ne veut pas dire un talent sympathique. Philosophe sceptique, il écrit pour raconter ce qu'il a vu, sans se préoccuper du public dont il ne cherche jamais à éveiller l'émotion. Or, au théâtre, il faut des héros qui intéressent, des scènes qui fassent vibrer la corde sensible des foules. *Carmen*, l'opéra-comique de M. Bizet, ne produit pas cet effet, malgré le talent du compositeur. Comme les gens qui n'ont ni vices ni vertus, la pièce n'attache pas. Le rire en est absent, les larmes n'y sont sollicitées par aucune situation touchante. On attend toujours des effets qui n'arrivent pas. L'ouvrage est construit de main de maître, c'est-à-dire solidement charpenté; mais il manque de grâce, il n'entraîne pas, il ne remue ni l'imagination ni le cœur. Certes, s'il s'y fût rencontré un peu plus de mouvement dramatique propre au développement des caractères, les auteurs et le public y eussent tous gagné.

M. Bizet appartient à l'école de Wagner, le grand maître de la musique de l'avenir. Il faut bien avouer qu'avec un talent qui frise de très-près le génie, cet homme a fait un grand tort à l'art. Une foule de disciples qui fussent probablement devenus des musiciens distingués, peut-être célèbres, se sont mis à sa suite, peu soucieux des grands exemples et des gloires incontestables de

nos maîtres. M. Georges Bizet devint un des intransigeants de la manière française et de la mélodie italienne. Adopter une mode nouvelle dont tout le monde s'entretient, c'est se créer une individualité, un genre, un type. Quand on est jeune on se pose ainsi, on rêve les célébrités factices, on fait une opposition systématique à tout ce qui est reçu et admiré. Puis l'âge arrive qui replace l'esprit dans le chemin droit, la raison triomphe de la fantaisie et l'homme reparaît avec son talent à lui, son inspiration propre, et le jugement qui fait sa force.

Ainsi ont été, ainsi sont devenus MM. Bizet et Massenet, dont nous allons parler aujourd'hui. Georges Bizet est un ciseleur de grand ordre. La science musicale est son élément; il ne néglige aucun détail, il s'occupe même avec plus d'amour des petites choses que des grandes. Son premier acte, quoique extrêmement touffu, nous a paru le moins heureux, parce qu'il manque de vie et d'originalité. On y a remarqué cependant un duettino entre José et Michaëla, une assez belle marche chantée, et la chanson de la Carmencita :

L'amour est enfant de Bohême.

Au deuxième acte il faut citer le ballet de la *Romani* qui est d'une couleur charmante. Il y a dans ce ballet des choses neuves et bien vivantes que le public, fort occupé des gitanas, n'a peut-être pas écoutées avec assez d'attention. On a fait bisser les couplets chantés par Bouhy

Toréador, on te regarde!

et c'était justice. Ils sont empreints de cette verve franche et originale dont on aime à se souvenir, et il est probable qu'ils serviront pour les bals, à une musique de danse pleine d'entrain. Nous devons une mention au trio des tireuses de cartes et aussi à l'air tout de grâce et de coloris, si bien chanté par Michaëla. Cet air en *si bémol*, accompagné, au début, par un cor solo et les violons en

sourdine est un des meilleurs morceaux de la partition. M. Bizet ne s'attache pas assez à la distinction des cantilènes; quelques-uns de ses motifs touchent de très-près à la vulgarité. Il est vrai que les moins heureux sont relevés par la grâce, le charme et l'imprévu des accompagnements et par la façon peut-être par trop ingénieuse dont ils sont travaillés.

En résumé, nous ne pouvons que répéter ce qui a été remarqué de tous côtés : c'est que la partition de *Carmen*, sans être une œuvre hors ligne, est une production remarquable qui dénote des préoccupations nouvelles de la part de son auteur, ce qui nous promet pour l'avenir un maître dégagé des idées fixes qui, jusqu'alors, avaient essentiellement nui au développement normal de son talent.

..

Nous avons assisté au début de M. Massenet, dans l'art difficile du compositeur. De même que M. Bizet, le jeune musicien s'était jeté inconsidérément dans le travers de l'école wagnérienne. Il avait rêvé sans doute cette gloire qu'on obtient trop souvent avec l'excentricité, le bruit, l'encens de quelques exaltés. Il a reconnu bien vite qu'il suivait une mauvaise route, et plusieurs de ses compositions ont donné, depuis, la mesure d'un talent distingué, suivant les bonnes voies de l'art. L'habile directeur de la Société d'harmonie sacrée, M. Lamoureux, vient de faire exécuter par son excellent orchestre, l'œuvre nouvelle de M. Massenet, *Ève*, mystère en trois parties, dont les paroles sont dues à M. Louis Gallet. C'est un véritable triomphe pour M. Massenet d'avoir entendu sa musique interprétée par deux artistes habitués à nous révéler tous les chefs-d'œuvre classiques, tous les oratorios qui sont la gloire de l'art. Ces merveilles, trop longtemps inconnues, ont rendu le public de l'harmonie sacrée si difficile, qu'un ouvrage moderne, traité par un jeune compositeur, lui donnait quelque inquiétude. Mais l'immense salle du Cirque des Champs-Élysées, remplie jusqu'au cintre, a accueilli avec enthousiasme l'œuvre nouvelle.

La représentation, au point de vue de la composition de la salle a été une des plus brillantes que nous ayons eues cet hiver. Tous les grands musiciens semblaient s'y être donné rendez-vous : MM. Ambroise Thomas, l'illustre maître de Massenet, Gounod, Reber, Ernest Reyer, Leneveu, Marmontel, Léonard, Wieniawski, Duvernoy, Sarasate, Padeloup, Bizet, etc., etc., et une foule d'autres applaudissaient avec chaleur.

Le poème de M. Louis Gallet comprend trois personnages : Adam, Ève et, comme dans beaucoup d'oratorios classiques, un récitant qui vient expliquer et éclaircir certaines parties de l'action.

Divisée en trois phases, l'œuvre courte et sobre contient environ douze morceaux. Adam, jusqu'alors seul sur la terre, va posséder une compagne.

Dans la solitude profonde
Où s'est endormi l'homme-roi,
S'ébauche un être fait de grâce et de lumière.
Homme, tu n'es plus seul ! lève-toi, lève-toi !

Ève a reçu le jour, et bientôt le premier homme et la première femme confondent leurs âmes dans un muet entraînement :

Ignorants de la vie et des douleurs futures,
Ils s'en vont, l'âme en fête et la main dans la main ;
Au-devant de leurs pas, toutes les créatures
Se lèvent pour leur faire un plus libre chemin.

Mais l'esprit du mal vient troubler leur quiétude ; Ève, succombant à la tentation, attire Adam dans sa chute. Alors la colère céleste se déchaîne sur eux :

Pour avoir écouté les esprits de l'abîme,
Hommes, soyez maudits !
La main du Dieu vivant pèsera pour ce crime
Sur vous et sur vos fils !

Et la voix divine les chasse du Paradis.

Ce poème, on le voit, est la paraphrase de la tradition biblique. M. Massenet y a puisé des inspirations élevées, poétiques et d'une délicatesse infinie.

La première partie de l'ouvrage est ravissante de grâce et d'onction. Le chœur d'introduction avec son accompagnement de violons, est d'un beau caractère et d'un grand souffle. Le prélude symphonique qui le suit est charmant, et le duo d'Adam et d'Ève d'un dessin mélodique très-gracieux et très-soutenu. Le second chœur :

Au premier sourire d'Ève,

est d'un rythme et d'une distinction remarquables. Dans la seconde partie :

O nuit, douce nuit,
Pleine de murmures...

on remarque une allure rêveuse et passionnée, qui donne à ce morceau un grand charme. Toutefois, nous l'avons trouvé trop écourté; il eût gagné à plus de développement. La troisième partie contient un prélude symphonique bien réussi, un air de ténor, et un fort beau duo plein de chaleur entre Adam et Ève. Enfin, le chœur de la malédiction, page largement traitée, est venu clore l'œuvre vraiment très-remarquable de M. Massenet. — Ajoutons que l'orchestre si bien dressé et si homogène, de M. Lamoureux, n'a pas peu contribué au succès du jeune compositeur.

MARIE LASSAVEUR.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

POTAGE VELOUTÉ.

Faites cuire du tapioca dans de l'eau, avec sel et poivre. Mettez au fond de la soupière un bon morceau de beurre frais et quatre jaunes d'œufs. Versez doucement au-dessus le potage au tapioca bouillant. Tournez, pour que la liaison se fasse bien, et servez.

PAIN D'ÉPICE.

Pour en obtenir de bon, il suffit de pétrir, dans une huche à moitié remplie de farine, 500 grammes de miel que l'on a fait cuire jusqu'à l'ébullition. On mêle les deux substances avec une cuiller de bois jusqu'à ce qu'elles forment une pâte épaisse que l'on étend dans la huche pour la laisser refroidir. On ajoute un demi-verre de lait dans lequel on a fait infuser la veille 15 grammes de potasse bien blanche. On pétrit de nouveau le mélange avec les deux mains, et la pâte achevée on la fera cuire dans un four modérément chaud.

Comme on le voit, ce n'est pas difficile, et il n'y entre pas d'œufs.

FROMAGE A LA CRÈME.

Prenez pour quinze centimes de fromage blanc, faites-le égoutter pendant deux heures, passez-le ensuite dans un tamis de crin — qui ne doit servir qu'à cet usage ; — quand il est bien passé, battez-le fort avec une cuiller de bois pour le rendre plus léger, puis ajoutez, en mêlant toujours, de la crème claire bien fraîche pour dix centimes ; quand ce mélange est fait, ajoutez-y un blanc d'œuf battu en neige (c'est cela qui le rend délicat et léger), et mêlez-le bien avec le fromage. — Versez le tout dans un moule de fer-blanc fait en cœur dans lequel vous avez mis un linge de batiste mouillé. Laissez, à la fraîcheur, reposer et égoutter pendant deux heures et, au moment de le servir, renversez-le dans un saladier en y ajoutant autour assez de crème claire et bien fraîche.

Le linge de batiste doit, à chaque fois qu'il a servi, être passé dans plusieurs eaux, et ne sert qu'à cet usage.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

MESDEMOISELLES, devinez quelle surprise je tiens cachée pour vous, là, sous ce petit pupitre ?

« Une surprise que notre journal nous prépare ? demanda vivement Marie, se hâtant de saisir ce prétexte pour abandonner son ouvrage ; car elle aime peu, tu le sais, Florence, ce qui l'oblige à demeurer en place plus de dix minutes ; et il y avait un grand quart d'heure au

moins qu'elle était penchée sur la petite blouse grise qu'elle achevait, à l'intention d'un de nos jeunes protégés du jeudi.

— Oui, mesdemoiselles, une surprise que le *Journal des Demoiselles* vous prépare !... Devinez laquelle ?

— Une imitation de peinture à l'huile, aussi jolie que *Les petits maraudeurs* ?...

— Point du tout.

— Une gravure d'art comme celle que mon oncle Louis a trouvée si réussie, l'autre fois ?

— Pas davantage.

— Une opérette ? un album de musique nouvelle ?

— Vous n'y êtes point encore.

— Bah ! je donne ma langue aux chiens pour le savoir plus vite. — Et vous, mesdemoiselles ?

— Oh ! nous aussi, nous aussi !

— Cette Jeanne est vraiment bien *inhumaine* de nous faire ainsi languir.

— Allons, Jeanne, qu'est-ce que c'est que cette surprise ?

— C'est quelque chose de très-utile, répondis-je quand je pus enfin placer un mot ; quelque chose dont le besoin se faisait généralement sentir parmi nos abonnées, si nous en jugeons par les nombreuses demandes qui, depuis plusieurs années, nous ont été adressées à ce sujet, sans que nous ayons pu, par suite d'un travail incomplet, les satisfaire comme nous l'aurions voulu.

— Mon Dieu, la belle phrase !...

— Est-elle ennuyeuse, la voilà qui recommence !

— Qui recommence ? La phrase ?

— Mais non, Jeanne...

— Mesdemoiselles, c'est nous qui sommes des maladroitesses de n'avoir pas encore su dire qu'il s'agit d'une nouvelle édition du *Petit Manuel du Journal des Demoiselles*.

— Bravo, Thérèse, tu as deviné !

— C'est bien malin, elle le savait... elle l'avait lu sur la couverture du numéro de mai...

— Oh ! je te jure, Marie...

— Bon, bon, on croit sans serment à votre perspicacité, mademoiselle. — Tu disais donc...

— Elle disait, interrompis-je, que nous venons de faire une quatrième édition de notre Manuel de travaux d'aiguille, qu'on ne pourra plus appeler *petit*, dorénavant, car il sera aussi complet que possible, avec ses *trois cents* dessins explicatifs donnant les diverses positions des mains dans les ouvrages décrits, grossissant les détails de ces ouvrages, etc., etc.; sans compter le texte clair, précis, méthodique et progressif accompagnant chacun des dessins. Bref, un Manuel que toute abonnée voudra avoir dans sa table à ouvrage, et qui sera, pour elle, un précieux guide dans ses embarras, petits ou grands, de travailleuse. Aura-t-elle le désir de calquer, de rapetisser, de grandir un patron, un dessin de broderie ? Vite, elle ouvrira son Manuel et trouvera un procédé et des figures qui lui apprendront à le faire à l'instant même.

» Sera-t-elle arrêtée dans une broderie, je suppose, sur filet guipure ou dentelle renaissance, par un jour qu'elle ignore ? Son Manuel lui donnera, non-seulement l'explication, mais encore le modèle du jour qu'elle cherche...

— Quel entrain ! quel feu ! quelle conviction ! s'écria Marie, en riant. Et l'on me reproche d'être enthousiaste. Jeanne l'est de moitié plus que moi,

dans l'énumération des mérites de son fameux Manuel !

— C'est que je suis certaine qu'il vous rendra, à toutes, des services réels, mesdemoiselles.

— Nous n'en doutons point, ma bonne Jeanne ; mais nous en serions encore bien mieux convaincues si vous nous montriez l'objet du bel éloge que vous venez de nous faire avec tant de chaleur.

— Voyez-le donc, mesdemoiselles les moqueuses ; et jugez si j'ai exagéré en quoi que ce soit !...

— Oh ! mais il est bien plus gros que les précédents ?

— Naturellement, puisqu'il contient plus de choses.

— Ah ! quel bonheur ! voici la façon détaillée de faire et de diriger le filet de toutes sortes : filet carré ou autre filet guipure, filet avec perles, etc.

— Et tous les crochets du monde !..

— Et la frivolité à un et à deux fils !..

— Et le tricot...

— Et la tapisserie... un... deux... trois... oh ! il y a vingt-six points différents de tapisserie !..

— Quel bonheur ! quel bonheur ! répétèrent ces demoiselles aussi enthousiasmées à leur tour, que je leur avais semblé l'être d'abord ; — Mais, avec un pareil guide, on peut entreprendre n'importe quel ouvrage ?

— Lucie, vois donc, reprit Marie, de plus en plus intéressée à ce qu'elle feuilletait : on explique là comment il faut tailler, préparer, essayer, terminer une robe ou une confection, lorsque l'on fait, comme nous, ses vêtements sans l'aide d'une couturière.

— Et ici, la manière de composer soi-même des chiffres entrelacés, avec des alphabets différents !

— Voici l'indication de la place où doit être marqué le linge, chose qui embarrasse bien souvent les ménagères.

— Bon, voilà maintenant une foule de détails pour les fleurs en laine... l'utile et l'agréable !.. cela me servira bien pour le tapis que m'a demandé ma grand'mère !..

— Et ceci pour le coussin que j'étais si ennuyée de ne pouvoir finir moi-même, dit Thérèse. Voyez plutôt : leçon élémentaire de passementerie pour pouvoir achever seule et sans le secours coûteux des passementiers, un ouvrage monté ! Mais à propos, quel est le prix de ce fameux Manuel ?..

— Trois francs.

— Je donnerais volontiers le double et le triple pour l'avoir, tant je le trouve réussi, déclara Adrienne.

— Oh ! toi, Adrienne, riposta gaiement Marie, les pièces d'or poussent dans ton porte-monnaie...

— Ainsi, mesdemoiselles, fis-je en prenant un air bien modeste, vous croyez que ce nouveau travail — fait, du reste, avec tout le soin possible — sera de quelque utilité pour les jeunes filles et





Nº 3999.

Modes de Paris
Journal des Demoiselles

Jun 1875.

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

Etiffes et Corollettes des Magasins du Petit St Thomas, Rue du Bac, 27 à 33.

Robans et Passementeries de M^l Ch. Chaffier, Rue Montmartre, 131.

Toullards de la Compagnie des Indes, Rue de Grenelle St Germain, 42.

Parfums de la Maison Pinaud, Boulevard des Italiens, 30.

Machines à Coudre de Weiler et Wilson, Boulevard Sebastopol, 7.

Ayuntamiento de Madrid

les jeunes femmes qui s'occupent de travaux d'aiguille?...

— Bien mieux, Jeanne; nous sommes convaincues qu'il leur deviendra absolument indispensable, et nous votons en masse nos remerciements au *Journal des Demoiselles* qui s'est mis, pour nous, en si judicieuse dépense.

— Chut! mesdemoiselles... si je racontais ce que vous me dites-là à Florence, dans ma prochaine causerie, il est des gens mal intentionnés — non point parmi nos abonnées, bien entendu!

— qui prétendraient que je fais de la réclame.

— Ma chère Jeanne, le devoir d'un chroniqueur (ou d'une chroniqueuse!) est de raconter les choses comme elles se sont passées quoi qu'on en puisse dire! *

Voilà pourquoi, ma Florence, je t'ai répété, sans en rien omettre, cette conversation avec nos amies parisiennes, qui ont profité de la circonstance pour me charger, à ton intention, des plus sympathiques protestations de vieille amitié.

JEANNE.]

MODES

Les modes du jour tendent vraiment trop à nous rétrécir. Certaines jupes sont tellement resserrées qu'il est difficile de marcher bien à l'aise et impossible de s'asseoir autrement que de biais, et tout à fait sur le bord des sièges. Tout ce qui enlève de la grâce et du naturel à la démarche tourne au ridicule, et doit par conséquent être évité par les femmes comme il faut.

Les tissus légers et les couleurs les plus séduisantes s'étalent aux vitrines des magasins, pour costumes de bains de mer ou de saisons d'eaux. *Le Trouville leanen*, tout fil, fait des toilettes charmantes. J'en ai remarqué une à rayures écruées et roses; en voici la façon :

Le jupon est garni, sur le devant, de deux volants plissés à tout petits plis, étagés, avec dentelle écruée au bord. *Tablier* orné d'un volant semblable. Les deux lés de derrière du jupon forment un gros pli double qui se trouve garni tout le long, depuis la taille jusqu'au bas, de treize volants étagés, plissés, avec dentelle au bord. Naturellement, ils s'ouvrent vers le bas, et ont l'air d'être posés en éventail. Le tablier, d'étoffe semblable, est orné d'un volant. Il est attaché de chaque côté du gros pli, et retenu dans la longueur, par trois nœuds de soie rose, avec coquilles de dentelle écruée. Celui du bas a seul des bouts. Corsage à basques, garni, ainsi que les manches, d'un petit volant plissé avec nœud de soie rose.

Sur le corsage, qui ouvre à volonté, trois plis d'étoffe semblable forment un fichu orné de plissé; ils sont retenus à la toilette par un long nœud de soie rose.

Petit plissé d'organdi ou de crêpe lisse dans l'intérieur du corsage et des manches.

Ombrelle écruée doublée de rose. Gants de Saxe. Chapeau forme capote en soie écruée à fond mou. Roses de différentes couleurs sur le devant. Petit bavolet froncé, relevé par un bouquet de fleurs semblables.

Les *cuirasses sans manches* sont fort commodes

en cette saison. En général, pour l'été on ne les fait pas ajustées. Le devant est flottant, sans pinces, et retenu par un nœud de soie à la taille. Cependant, quelques-unes sont tout à fait collantes, et même lacées dans le dos.

Le costume suivant est assez facile à porter, et pourra servir de modèle, en n'importe quelle nuance. Il est en *nouveauté* fil et soie, quadrillé noir et blanc :

Le jupon est à queue; mais il peut se raccourcir dans la rue, au moyen de cordons en dessous qui le remontent en pouff.

Il est garni, le devant seulement, d'un haut volant en biais, dont la tête est formée par un petit plissé en pareil, sur lequel retombe un effilé de soie blanc et noir. Les lés de derrière, tout unis, sont rassemblés par un gros pli triple. Le tablier garni, à deux reprises assez distancées l'une de l'autre, d'un petit volant plissé et d'un effilé, vient se réunir de chaque côté des lés du jupon. Deux larges nœuds de taffetas noir, doublés de soie blanche, le rattachent par dessus le jupon, qui forme à volonté un ou deux pouffs resserrés par ces nœuds. Corsage uni avec manches pareilles, garnies de plissés, d'effilés et de nœuds de soie noire. Pardessus *Cuirasse* sans manches en soie noire. Un petit fichu, formé par trois biais d'étoffe quadrillée, et garni d'effilé de soie noir et blanc, retombe sur la cuirasse. Chapeau de dentelle noire avec diadème de jais. Guirlande de fleurs roses ou autres.

Jamais on n'a tant mis de fleurs sur les chapeaux, et depuis longtemps on n'en avait vu d'aussi séyants. La plupart ne se composent que de fleurs; ce sont de vraies coiffures de bal, avec longues traînes flexibles par derrière.

Les femmes âgées s'accoutument aussi bien que les plus jeunes, de ce genre de chapeaux; seulement elles mettent plus de dentelle. Quelquefois, un grand voile de dentelle espagnole tombe en pointe, assez bas en arrière, les bouts venant se nouer sous le menton. Cet arrange-

ment est toujours distingué et bien porté. Le devant du chapeau fait diadème bandeau. Il est surmonté d'une guirlande de fleurs, ou d'une longue branche placée un peu haut sur le côté, et retombant en traîne derrière.

Pour les jeunes filles, les chapeaux ronds se garnissent aussi de fleurs. Les guirlandes moins grosses se posent sur la calotte avec un large velours noir en dessous, pour bien les faire ressortir.

On emploie beaucoup les galons or et jais, tissés dans la soie noire; ils s'enroulent avec des écharpes noires. On met aussi des galons noirs brodés de paille; dans ce cas, le voile doit être également brodé. — Oiseaux, ailes ou plumes sur le côté. Toujours des écharpes de gaze, blanches ou paille; en gaze ou en crêpe noir, quand on est en deuil.

La fabrication des fleurs noires a fait beaucoup de progrès. J'ai vu des boutons d'or, du muguet, des églantines au cœur brillant; tout cela, charmant et flexible, garnit parfaitement des chapeaux de tulle noir.

Le *taffetas de Nice*, couleur grisaille, s'emploie avec de la soie, et même de l'alpaga noir pour toilette de jeune fille. C'est un tissu brillant, qui se trouve dans ce moment à des prix extraordinaires de bon marché.

Avec les robes, le chapeau de paille à petite passe élevée, garnie en dessus et en dessous, de guirlande de bluets de deux tons.

La batiste unie rose ou bleue, ornée de broderies anglaises, fait des costumes ravissants de jeunes filles et d'enfants.

Pour l'ordinaire, en foulard *gros bleu*; jupe toute plissée, corsage décollé. Large ceinture de laine blanche. Paletot droit à très-longue taille, garni d'une guipure blanche. Grand col carré en guipure. Gros boutons blancs au paletot. Chapeau rond formé marin, les bords doublés de soie gros bleu. Ruban de même couleur simplement noué autour de la calotte. Bottines gros bleu.

Pour les toilettes élégantes et du soir, il y a une infinité de très-jolies choses. Citons entre autres le *crêpe de Chine blanc* à rayures claires et mates; sur ces dernières, une broderie indienne en soie plate, du plus heureux effet. Ce tissu se porte sur de la soie blanche, ou de couleur. Ensuite, des broderies de fil ou de coton, couleur naturelle, sur fond de tulle double blanc; les bords sont garnis de dentelle brodées comme le fond. Puis des tuniques de batiste écrue, toutes garnies d'entre-deux de valenciennes posés à jour, et de hautes valenciennes mélangées d'effilés de fil, à boules et à glands.

En dentelle noire toute espèce de jolies inventions: Des applications découpées de soie, de galons, soutaches, etc., sur fond de gros tulle. Toujours des broderies de jais, d'acier, d'or et de paille.

Dans un genre plus modeste, je signalerai encore les broderies à la mécanique sur toile, jaconas, batiste, gros bleu, écrue et blanche. On exécute les dessins les plus jolis et les plus compliqués. Les roues ont beaucoup de succès. Rien n'est mieux pour robes d'enfants, avec transparent et ceinture de couleur.

Pour grande personne, on mélange ces broderies de nœuds de ruban ou de velours assortis aux jupons de dessous.

J'ai vu du piqué blanc parsemé de petits bouquets brodés au plumetis (à la mécanique bien entendu). C'était nouveau et joli. Il faut le garnir de bandes brodées semblablement.

..

Si chaque jour, nous pouvons constater les services que nous rend la machine à coudre; combien, aux changements de saison, devons-nous les apprécier davantage! Elle nous aide à confectionner les costumes en étoffe modeste, et nous permet de les garnir de cette quantité de volants que le bon marché de l'étoffe autorise. A vous, mesdemoiselles, la *Favorite des Dames*, de M. Charles Raymond, semble devoir particulièrement convenir. Elle marche à la main, ou au pied si on la fixe à une table préparée à cet effet; sa fabrication est parfaite, et elle fait tous les ouvrages de couture, qu'ils soient en fine étoffe ou en gros drap. M. Seeling, 70, boulevard de Sébastopol, est l'agent de M. Charles Raymond; il nous prie de faire savoir à nos abonnées qu'il se charge de toutes les réparations des machines fournies par lui et dont il a le dépôt. La *Favorite* coûte 64 francs, y compris les aiguilles, un guide droit, etc. Elle est garantie deux ans et envoyée franco. M. Seeling est aussi l'agent de messieurs Wheeler et Wilson, pour la machine à coudre qui porte leurs noms.

Les personnes qui désireraient connaître en détail le prix des accessoires fournis avec la machine, peuvent faire la demande du catalogue, qui leur sera envoyé franco.

Nous prions, tant pour la machine Wheeler et Wilson que pour la *Favorite des Dames*, de s'adresser directement à M. Seeling, 70, boulevard de Sébastopol.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

Toilettes des magasins du Petit-Saint-Thomas,
33, rue du Bac.

Première toilette. — Costume en toile d'Oxford brodée; le bas de la jupe est garni de trois volants, celui du milieu est brodé; le dernier est surmonté d'un biais liseré de blanc. — Tablier carré, brodé dans le bas et sur les côtés, monté à plat derrière. — Pouff relevé et terminé par deux pans brodés et passés l'un dans l'autre. — Corsage à basque brodé dans le bas, la broderie est répétée sur le haut du corsage en forme de petite pèlerine pointue devant et derrière. — Manche avec revers croisés. — Chapeau en paille garni d'une draperie en tulle et faille, le dessous de la passe est orné d'une guirlande de marronnier rose.

Deuxième toilette. — Robe en foulard de laine de deux tons. Jupe unie derrière; devant orné de trois volants surmontés d'un bouillonné; tablier rond, garni de trois biais, et relevé derrière à chaque biais; les biais sont retirés en arrière par un large ruban noué derrière. — Corsage long bordé d'un biais. — Fichu sicilienne en application de cachemire sur tulle, garni d'une guipure double avec cache-point perlé entre les deux. — Chapeau en crêpe avec draperie et nœud en faille, dessous; guirlande d'œillets de Chine et pivoines.

Costume d'enfant. — Robe en percale d'Alsace rayée avec pattes liserées. — Tablier rond relevé en arrière par un large ruban. — Corsage demi-ajusté. — Basque plate. — Poche en percale unie avec boutons en nacre de perle. — A la manche, revers traversé d'un biais avec bouton en nacre. — Chapeau en paille anglaise avec guirlande de mignardise et petite touffe de roses.

SIXIÈME CAHIER

Écusson avec E. S. — Écusson avec T. A. — Pale. — Bonnet d'enfant, crochet et ganse télégraphe. — Costume en faille. — Garniture, guipure de Venise. — Petite dentelle, crochet en travers. — Chauffeuse. — Dentelle crochet et ganse télégraphe. — Entre-deux. — Écusson avec B. S. — Garniture. — Petite garniture. — Dessous de flacon. — Garniture. — Petite bordure, tapisserie par signes. — Costume en foulard japonais. — Petite bande, tapisserie par signes. — Mouchoir, dentelle Renaissance. — Chapeau en paille anglaise. — Entre-deux. — Confection. — Dentelle crochet et mignardise.

PLANCHE VI

PREMIER COTÉ.

Corsage à double rang de boutons.
Robe du matin pour petite fille de huit à dix ans.

DEUXIÈME COTÉ.

Costume de bain.

TAPISSERIE COLORIÉE ET REPOUSSÉE

GRANDE BANDE pour ameublement. On pourra tirer de ce riche dessin des motifs que l'on disposera comme fond, pour fauteuil ou chaise.

PLANCHE BLEUE REPOUSSÉE

GARNITURE pour nappe d'autel ou aube, guipure Richelieu, sur toile ancienne. Ce modèle servira également pour couvre-lit ou lambrequin de berceau.

PLANCHE D'ALPHABETS

Suite de la collection d'alphabets et chiffres enlacés,

CHARADE

Mon premier est un porc tout hérissé d'épines,
Friand de grains, voleur de pommes, de racines
Sur tes épaules, cher lecteur,
Tu portes mon dernier; et c'est avec honneur
Si devant le devoir seulement tu t'inclines.

Mon entier, philosophe, au siècle de Néron,
Quoique stoïcien, vaut bien mieux que Zénon;
Sa doctrine est presque chrétienne:
Supporter, s'abstenir, est sa loi quotidienne;
Marc-Aurèle, Augustin, Borromée en font cas,
Et, pour l'unir au Christ, il n'eût fallu qu'un pas.

MOSAÏQUE

Le cœur est comme les yeux, il ne soutient guère la lumière trop vive.

LACORDAIRE.

La terre n'est qu'une marche au seuil du paradis.

E. DE GUÉRIN.

La foi chrétienne n'explique pas tout, mais elle guérit tout.

E. DE GUÉRIN.

La joie de ce monde n'est qu'un tissu à jours, bien frêle, et nos espérances ne sont guère qu'une parure qui se déchire.

GERBET.

Le bien ne fait pas de bruit, et le bruit ne fait pas de bien.

DE MAISTRE,

Ceux de qui la conduite offre le plus à rire, Sont toujours sur autrui les premiers à médire.

MOIÈRE.

Le mot de l'Énigme du numéro de Mai est : PAGE.

Explication du Rébus de Mai : Tout vin a sa lie.

RÉBUS

